

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 35 F - 5,34 € — Bimestriel n° 113 – 19e année – septembre-octobre 2000

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire
Numéro 113
septembre-octobre 2000

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
39-41, rue de la Harpe
Tél. : 02.32.33.22.33

Directeur de la publication :
Georges PELLETIER
Secrétaire de rédaction :
Claude VIRLOUVET
Avec la collaboration
pour ce numéro de
E. COMMUN
C. EDELIST
J.J. GANDINI
J.-J. LEDOS
D. LERAULT
B. LESUEUR
J.-L. PANNÉ
J. PAPP
G. PELLETIER
C. ROBERT
J. TREMINTIN

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél. 01.40.24.21.31

Imprimé en France

Secrétariat de rédaction
et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

EDITORIAL

Quoi de plus populaire que l'accordéon. Instrument intégré au folklore des régions les plus pauvres, il évoque, plus près de nous, le Front populaire, les bals de la Libération et les traditionnels bals du 14 juillet.

Les bibliothèques populaires ont participé à la formation intellectuelle des jeunes dès le 19ème siècle. Elles leur ont donné une accoutumance à la lecture leur permettant ainsi d'étancher leur soif permanente de connaissances complémentaires à celles acquises sur les bancs de l'école.

Certes l'informatique et les sciences modernes n'ont plus de secret pour la jeunesse du 21ème siècle. Mais il faudra bien promouvoir une culture vivante pour qu'ils puissent vivre hors de l'obsession du travail, dont le temps tend à être réduit. La musique et la lecture que nous évoquons dans ce numéro - mais aussi la peinture ou la danse - font partie de cette culture que les anciens auront la charge de perpétuer.

Modestement, nous souhaitons faire aussi partie de cette culture vivante à transmettre. Seuls nos lecteurs peuvent décider s'il en sera ainsi, puisque eux seuls peuvent décider de notre survie.

Pour certains, changement de siècle, changement de méthodes, nous devrions introduire la couleur dans nos illustrations, avoir plus de pages, créer un site sur Internet et je ne sais quoi encore.

En fait, si nous avons conscience de modernités nécessaires, nous tenons à garder notre identité, à rester ce que nous sommes. A un stade qui nous laisse très loin des appétits financiers.

En conséquence, nous souhaitons maintenir notre rythme de parution, notre pagination. Seuls, nous améliorerons notre système de gestion par une informatique plus adaptée. Nous envisageons une présence sur Internet (dont à vrai dire nous n'avons pas bien perçu l'intérêt), et nous espérons pouvoir maintenir notre participation au Salon du Livre, dont nous connaissons les bienfaitrices retombées. Nous conservons, bien sûr, notre liberté d'expression en nous tenant toujours à l'écart de toute publicité.

Malheureusement, outre les investissements rendus nécessaires - ne serait ce que du fait du passage à l'Euro - les prix que nos dirigeants nous assurent stables, ne font en réalité que grimper. Pour ce qui nous concerne, c'est le prix du papier qui augmente dans des proportions gigantesques. Vous savez, pour vous en avoir déjà parlé, que les tarifs postaux appliqués aux revues à petit tirage se sont vus multipliés par 4 en 5 ans.

Tout ce préambule pour vous annoncer que nous sommes dans l'obligation de modifier nos tarifs, inchangés depuis 1992. A dater du premier janvier 2001, 1e numéro passera de 35 à 40 francs et l'abonnement de 170 à 190 francs. Le tarif européen restera à 200 francs et le tarif étudiant sera maintenu à 145 francs.

Nous en profitons pour vous remercier pour le ton amical que vous avez su donner à nos relations. Bien souvent, vos réabonnement sont accompagnés d'un mot gentil, d'un encouragement. Votre sympathie nous va droit au cœur, nous nous efforcerons de continuer de la mériter.

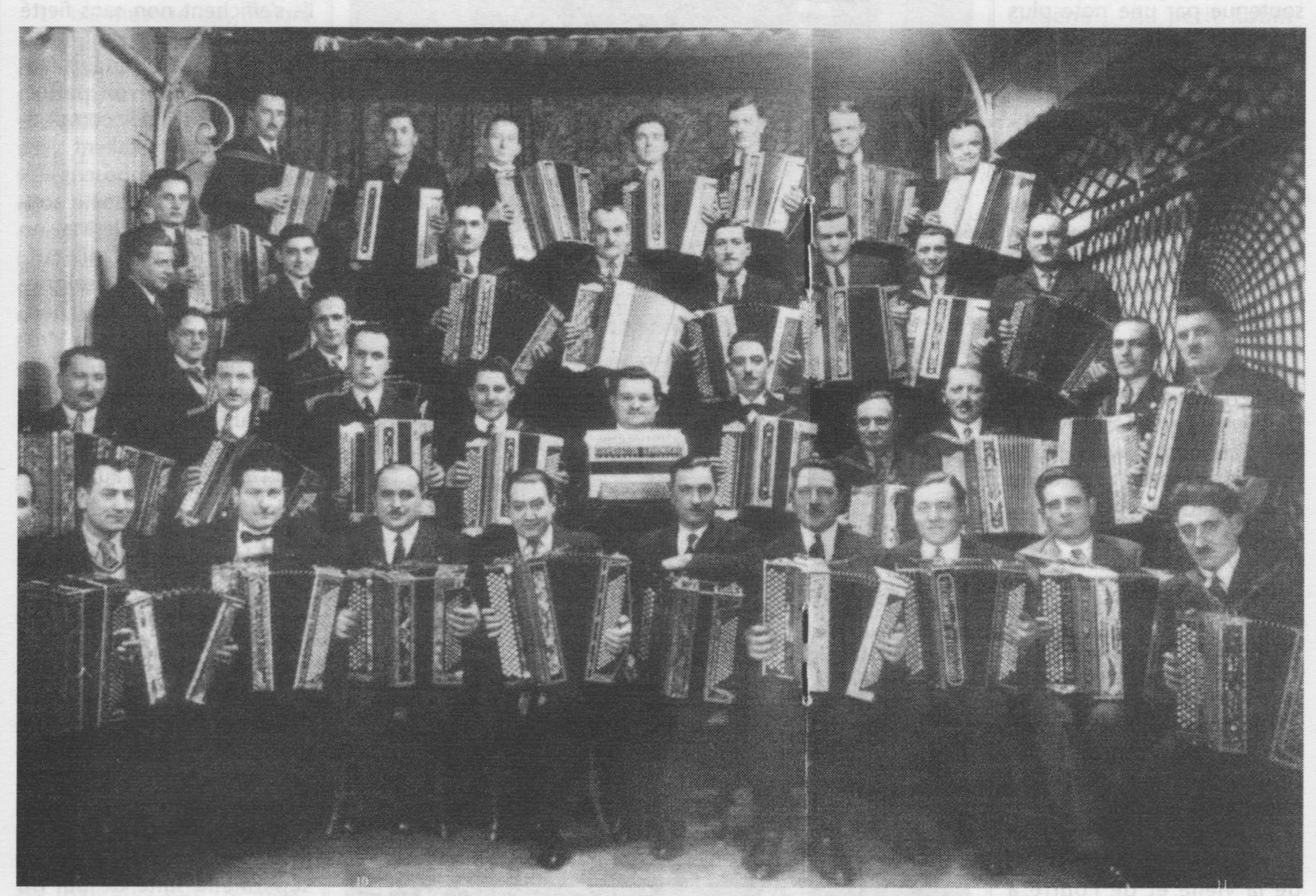
Gavroche

CONCERNE LES RÉABONNEMENTS 2001

Comme chaque année nous vous demandons, pour des raisons de simple gestion, de bien vouloir anticiper votre réabonnement, en nous l'adressant, si possible, début novembre, au moment de la sortie du dernier numéro de l'année. Comme nous vous l'annonçons dans l'éditorial, le tarif passe pour 2001 de 170 à 190 francs. Toutefois vous savez très bien que si notre tarif dépasse vos possibilités budgétaires, nous acceptons les réabonnements minorés, sans que vous ayez pour autant à nous en apporter la justification. La confiance n'est elle pas une preuve d'amitié ?

L'ACCORDÉON :
instrument de la joie populaire

L'accordéon serait-il un instrument politique ? La victoire du Front Populaire, les grandes liesses comme celles de la Libération ou plus régulièrement des "14 juillet" partageaient naguère la France en deux. D'un côté, les "classes laborieuses" qui laissaient s'exprimer leur joie après la victoire ou, plus tard, pour évoquer son souvenir, de l'autre, la bourgeoisie qui cachait alors son mépris de la "canaille" derrière les hauts murs des propriétés.



La grande famille des accordéonistes en 1932, avec au premier rang de gauche à droite : Jean Sanit, Jean Pradal, Achille Marc, Henri Dourdou, Georges Garrigoux, Adrien Bras, Pierre Dulac, Joseph Aigueperse, Ernest Jaillet et L. Mabit.
Au deuxième rang au centre : Martin Cayla avec à sa gauche Gascq et à sa droite Pierre Ric et Auguste Vayssières.
Enfin, au troisième rang en partant de la gauche : Tonin Troupel.

Le répertoire de l'accordéon, compagnon de la fête populaire, ne rend pas compte de ces querelles. C'est une musique simple et gaie qui invite à la convivialité par la danse. La naïveté, sinon la banalité des paroles, ignore l'agressivité des oppositions de classes. Elle évoque, pour les plus anciens, les robes de fêtes légères et la gaieté des femmes qui oublient, le temps de quelques danses, la brutalité de leurs conditions de travail.

Du salon au bal populaire

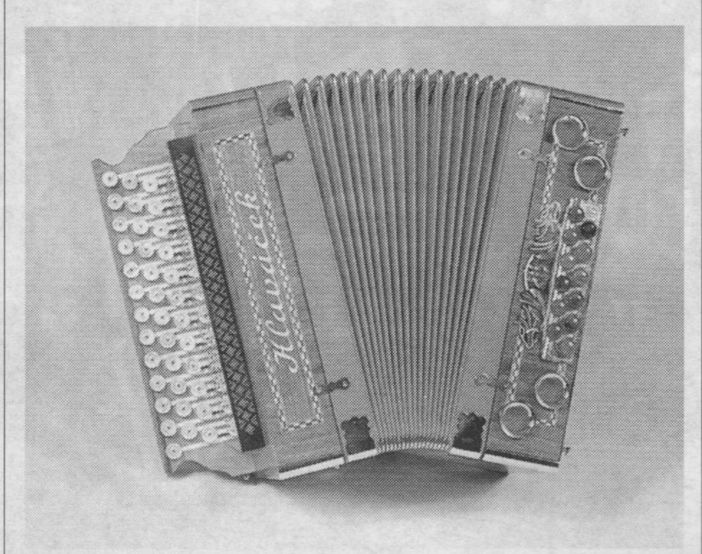
Le fameux bon sens populaire est pris en défaut lorsqu'il désigne l'accordéon comme "piano à bretelles". C'est plutôt d'"harmonium à bretelles" qu'il faudrait parler. Une sorte d'orchestre portable à lui seul : l'instrumentiste joue le chant et son accompagnement. Dans les accordéons, un soufflet accumule l'air qui fait vibrer de fines lamelles métalliques appelés "anches", calibrées sur la fréquence d'une note musicale. A l'origine, vers 1830, en Autriche, l'accordéon qu'on appelle alors "accordion", "handaoline" ou "symphonion à soufflets" est un instrument de salon réservé à une clientèle aisée. On dit que l'empereur d'Autriche aimait en jouer.

La vocation populaire de l'accordéon s'est développée, à Paris, au siècle dernier, dans les bals populaires, souvent improvisés dans les bistrots de "bougnats" – les

auvergnats qui tenaient commerce de "débit de boissons, bois, charbons", – installés dans l'est parisien, entre la place de la Bastille et le faubourg Saint Antoine (1). On y dansait sur une musique jouée à la "musette", un instrument rustique composé d'une peau cousue de chèvre, faisant office de réservoir d'air qu'une pression de l'avant-bras dirigeait vers des tuyaux sur lesquels les doigts du musicien jouaient la mélodie soutenue par une note plus grave, le "bourdon". Le succès aidant, l'accordéon que fabrique, au début de ce siècle, un immigré italien, Charles Péguri, vient enrichir le cadre musical. L'accordéon s'adapte d'abord aux thèmes et aux rythmes de la cabrette avant de l'éliminer. Certains "cabrettaïres" assurent la transition entre les deux instruments.

Le premier bal-musette parisien serait ainsi né, "chez Clavières", rue Saint-Maur, alors faubourg ouvrier, de la rencontre entre l'accordéon et la cabrette. Les émigrés de l'intérieur, bretons ou auvergnats y prennent leurs habitudes, chaque fin de semaine. "Les Auvergnats de Paris formaient [...] un corps constitué de danseurs fanatiques, essaimant un peu partout à travers la capitale dans les "bals-musette" – les vrais – où l'on tapait du talon, bras au ciel en forme d'anses, pour une bourrée bien sentie, au nasillement de la vielle et de l'outre à flûte, la musette... (2)" Le romancier Jules Vallès a décrit cette ambiance, somme toute bon enfant, où l'on cherche à oublier ses soucis plutôt qu'à se quereller : "C'est le peuple tranquille et la petite bourgeoisie qui constituent l'auditoire... C'est que le peuple a besoin de repos et qu'on aime à se trouve ensemble, les braves gens de Paris, quand on a fini sa journée. On aime à laisser le foyer pour aller où il y a le gaz à grands jets (3) et l'or à grosses taches. Pour quelques sous, on a un luxe de millionnaires sous les


Accordéon à clavier.


Accordéon à boutons.



yeux. Puis, si niaises qu'elles soient, les chansons, elles font oublier les mots durs du patron ou les paroles inquiétantes du banquier. C'est toujours çà de gagné sur l'ennui. (4)" Au public populaire du faubourg, clientèle traditionnelle des "bougnats", vint bientôt s'agréger une autre fréquentation, celle des mauvais garçons dont les activités marginales profitent de l'urbanisation rudimentaire des "fortifs (5)" à la périphérie de la capitale. Ils s'affichent non sans fierté avec leurs "gagneuses" (6) en récréation. Dans certains établissements, on voit parfois "Casque d'or". Des complicités obligées s'installent : les bonnes affaires imposent aux tenanciers une certaine soumission à la Grande Maison (7) comme au "milieu". Quelques petits renseignements et une tournée, offerte "vite fait", à ces Messieurs, permet au "taulier" de poursuivre sans trop d'ennuis le lucratif commerce en association avec les mauvais garçons. Sinon, gare aux balles qui ne seraient pas perdues... Le fondateur-directeur du "Crapouillot", Jean Galtier-Boissière, un grand bourgeois qui aimait vivre son non-conformisme, a évoqué ces lieux de plaisirs dangereux : "Je me souviens des bals-musettes d'avant-guerre (8), que j'explorais à dix-sept ans, poussé par le démon de l'aventure. C'étaient des bouges enfumés ; un portillon à volets séparait la salle de bal du zinc où coulait à flots l'aramon (9) ; une suspension à gaz éclairait un modeste carré de plancher luisant ; les figurants restaient dans l'ombre [...] Je ne poussais pas la porte sans une délicieuse appréhension. Le danger consistait moins à se faire dévaliser qu'à se faire ouvrir le ventre par quelque énergumène, pointilleux sur l'étiquette, qui ne tolérait point qu'un fâcheux s'introduisît dans ces apages intimes sans y avoir été convié. (10)" Dans un style moins... bourgeois, Jo Privat donne sa version, plus tardive, il est vrai : "Les

bals les plus dangereux, c'était les bals des "portes", où il y avait la barrière, comme le Poker d'As à Montreuil. C'était des endroits réservés à des bandes spéciales. Si tu t'amenais dans un endroit comme çà pour emballer une nénette, t'étais pas sûr de t'rebarrer avec, mon pote ! Les mecs te cherchaient du pétard et çà y allait ! [...] Çà se réglait souvent à coups de couteau, il y avait des bande rivales, çà ne rigolait pas... (11)"

Le bal-musette est, malgré tout, un lieu de détente et de liberté pour le public populaire. Une certaine clientèle des beaux quartiers vient y chercher le délicieux frisson de ce qu'elle considère comme un encanaillement. On y "gambille" aux rythmes de la valse musette, de la rumba, de la polka dont les figures ne respectent plus la distance convenable entre les valseurs classiques. Dans l'éclairage intermittent des éclats de la "boule tango", les mains jouent à cache-cache et cherchent l'autre sous les tissus légers. La "java", interdite dans les établissements qui ont de la tenue, autorise en d'autres lieux le glissement des mains du cavalier vers la chute de reins, déhanchée, de la cavalière. Le tango mérite une mention spéciale : l'instrument qui en guide les figures langoureuses est une variante de l'accordéon appelée "bandonéon". On peut trouver dans ses mélodies que ne désavouerait pas le "blues" un romantisme de circonstance, adapté aux situations qui rapprochent les esseulés.



Guinguettes et canotiers

Dans la proche banlieue parisienne, encore rurale, les guinguettes étaient souvent des établissements discrets installés au bord de la Seine, de la Marne ou de l'Oise où les parisiens venaient se livrer aux joies du canotage. Des artistes – on ne disait pas alors des "intellectuels" – comme Maupassant, Monet ou Serrat, Auguste Renoir et, plus tard, son fils Jean – ont évoqué ces plaisirs champêtres avant que le Front populaire ne les étende grâce aux congés payés. Les mauvais garçons s'y sentaient plus à l'aise et les parisiens s'offraient, grâce au chemin de fer de banlieue une journée et une soirée à la campagne, à Joinville-le-Pont, par exemple, "Chez Gégène", "Au petit Robinson". Les danseurs assuraient le succès des titres qui affichent l'aimable naïveté de la poésie populaire : "Feu follet", "Vent d'automne", "Aubade d'oiseau", "Reine de musette", "Flambée montalbanaise", "Brise napolitaine", "Le retour des hirondelles" voire "Totor t'as tort". Ce n'est pas toujours le répertoire que les instrumentistes préfèrent. C'est celui que le public attend et cette clientèle-là est exigeante : la connaissance du répertoire et la disponibilité de l'instrumentiste constituent la meilleure des enseignes pour les établissements.

Les "laborieux du dépliant"

C'est ainsi que les accordéonistes se désignent entre eux. La plupart ont la même originale sociale que leur clientèle. Gus Viseur a appris les rudiments de l'instrument aux côtés de son père, patron marinier. On pense au film de Jean Vigo, "L'Atalante" (1933/34) qui a failli s'appeler, du nom d'un grand succès de Lys Gauty, "Le chaland qui passe" et les cinéphiles se souviennent de Michel Simon s'emparant de l'accordéon du patron de la péniche. Après avoir commencé, très jeune, à se produire sur les marchés, Gus Viseur, dit "Tatave", entretiendra, comme Tony Murena, immigré italien, fixé à Nogent-sur-Marne, une carrière parallèle aux côtés

des meilleurs musiciens de jazz du moment, Django Reinhardt, par exemple.

Le musicien le plus représentatif, mais aussi le plus contemporain, de cette veine populaire est Jo Privat. Il ajoutait à son talent d'interprète un franc-parler, fleuri de toute la gouaille d'un natif de Ménilmontant, qui a assuré sa popularité. Il sera pendant plus de cinquante ans et jusqu'à sa disparition récente, l'un des pilliers du "Balajo", rue de Lappe, dans le quartier de la Bastille, à Paris.

Emile Vacher s'imposera pendant plus d'un demi siècle non sans soutenir une concurrence brillante, celle des frères Carrara, d'Emile Prud'homme ou de Tony Murena. A partir des années 30, le succès est entretenu par les enregistrements dont la vente accompagne celle des phonographes. Emile Prud'homme a enregistré quelque 2 500 titres au cours des dernières années 30.

Marceau (Georges Verschueren) a connu lui aussi une carrière prolongée. Il était né à Liévin où son père était mineur. Il représente une autre tradition populaire, celle des rares distractions – avant la semaine de 40 heures ! – que peut espérer la population ouvrière d'une région où les industries sont alors nombreuses. La salle de bal, c'est la fête, avec ses lumières, sa chaleur, ses étourdissements. Marceau, encore enfant, commença ainsi à jouer dans les brasseries et estaminets lillois où la musique ajoute un air de fête à la convivialité ambiante. On lui doit une composition qui est parfois considéré comme un hymne : "La marche des accordéonistes lyonnais". Tant pis pour les lillois, pourtant amateurs d'orchestres d'accordéons !

Le Nord, où la demande de divertissement populaire favorise les vocations, a vu naître de nombreuses vedettes : Edouard Duleu, André Verchuren, Aimable, Maurice Larcange. La télévision a entretenu leur talent pendant un temps et,





aujourd'hui encore, dans son émission : "La chance aux chansons", Pascal Sevran tente de conjurer l'oubli de ces artistes, jadis si proches de leur public.

Depuis le début des années 20, sans doute sous l'influence des premiers "Jazz bands", l'accordéon s'est accommodé d'une section rythmique composée d'un banjo ou d'une guitare et d'une batterie. La petite formation accepte, à l'occasion, le chant d'un saxophone dont on ne peut affirmer qu'il a enrichi ce genre musical. Des liens s'établissent alors entre accordéonistes et "manouches". Plus tard, Django Reinhardt ne rechignera pas à "faire le bœuf" avec Gus Viseur ni Matelot Ferré avec Tony Murena. L'art de l'improvision des gitans introduit à la fois une légèreté et une richesse harmonique devant laquelle la puissance de l'accordéon saura rester modeste. L'attrait du jazz est fréquent chez les musiciens qui veulent s'évader de la routine des bals : si Joe Rossi n'a pas connu la célébrité qu'aurait mérité sa collaboration avec certains jazzmen américains ou français, Marcel Azzola, qui proclame sa dette envers eux, a réussi à imposer son talent dans la plupart des genres, populaires ou savants, où son instrument trouve sa place.

Le "piano à bretelles" et la fête populaire

L'historien Pascal Ory observe que les fêtes "répondent aux loisirs d'un peuple en exaltant chez lui des sentiments unanimes. (12)" Surtout lorsque la victoire a provoqué l'exaltation. L'été de 1936, après la victoire des partis de Front populaire aux élections législatives, a des allures de 14 juillet qui se prolonge. La culture est à l'honneur (13). Pour les électeurs heureux, elle signifie la

fête et l'accordéon la met en musique. Une situation presque identique se reproduira à la Libération. Même dans des villes blessées, comme Le Havre, par exemple, on trouve la place nécessaire pour dresser l'estrade où les musiciens retrouvent leur place et leur public, animé d'un nouveau souffle après les années d'épreuve. A Paris, le 14 juillet, les bals de Pompiers tentent encore de prolonger cette tradition festive autant que républicaine.

Sport et musique

C'était, jadis, le titre d'une émission de la Radiodiffusion Française dont Georges Briquet, commentateur des courses cyclistes, en particulier, était, comme l'accordéon, partie intégrée de la fête sportive. Le sport cycliste s'est très tôt marié à l'accordéon. Dans les moments d'attente prolongée du passage des coureurs, il faut faire patienter les nombreux spectateurs assemblés dans de vastes enceintes ou le long des routes. L'accordéon ne s'impose pas comme un spectacle, il crée le fond musical qui suggère la fête. Au cours des années 50 et 60, Yvette Horner installée sur la dunette d'une voiture de la caravane publicitaire du Tour de France est aussi acclamée que les Louison Bobet, Fausto Coppi, Ferdi Kubler, Jacques Anquetil ou Raymond Poulidor. Pendant les Six jours cyclistes de Paris, les mondanités imposent un passage au restaurant installé au pesage du Vel' d'Hiv' dans les flonflons de l'accordéon.

Chansons des rues, chansons des cours

Jadis, des musiciens ambulants choisissaient une cour d'immeuble pour donner une aubade sous des




Tony Murena

fenêtres qu'on ne manquait pas d'ouvrir avant de jeter quelques pièces de gratitude, souvent enveloppées afin qu'elle ne se dispersent pas en arrivant au sol (14). Sur la voie publique, d'autres chanteuses ou chanteurs accompagnés d'un accordéon assuraient la promotion d'un nouvel air dont ils proposaient aux chalands la partition en petit format. Ces traditions populaires n'apparaissent plus que dans une touchante iconographie.

L'accordéon a été, de longue date, l'instrument d'accompagnement préféré de la chanson populaire à la française. Si l'instrument s'imposait à Piaf chantant "L'accordéoniste", il a eu aussi, sous les doigts de Joss Baselli, la faveur fidèle de Patachou, certes plus parisienne que populiste. Dans les années qui ont suivi la deuxième guerre, l'accordéon a souvent donné un ton populaire aux chansons à texte qu'interprétaient Yves Montand, Barbara ou Catherine Sauvage. On ne saurait ignorer le désormais classique "chauffe, Marcel..." lancé par Jacques Brel à Marcel Azzola lors de l'enregistrement de "Vesoul". Pour être restée au contact du public populaire, Monique Morelli, bien qu'interprète des chansons écrites par Francis Carco ou Pierre Mac Orlan, n'a pas pu trouver la faveur des médias. Evoquer Colette Renard, Mick Micheyl, Georgette Lemaire ou Francis Lemarque (né rue de Lappe, au-dessus du "Bal des trois colonnes") donne un aperçu bien modeste de tous les interprètes de la chanson qui, sans l'accordéon, serait moins française. La télévision se charge parfois d'en entretenir la mémoire, sans toutefois réussir à recréer cette convivialité que partageaient les salles de music-hall ou les quelques auditeurs des cabarets de la rive gauche.

La place que l'accordéon a su se ménager dans le jazz américain lui permettra de rejoindre un jour le rock et d'atteindre un nouveau

La "guinguette" – du nom d'un petit vin blanc de la région parisienne, le "guinguet" ? – désignait au XVIIIe siècle, les cabarets situés au-delà de l'enceinte dite des "Fermiers généraux" – les "grands boulevards" parisiens actuels.

On pouvait déjà y trouver des plaisirs marginaux si l'on en croit certains rimailleurs :

"Vois-tu près de la guinguette
Folâtrer dessus l'herbette
Vénus avec les Amours."
"Ces gentils compagnons
Qui, les fêtes,
à la guinguette,
Régalant facile grisette
Avec trois maudits violons..."

ou cette confidence d'une dame de qualité :

"Moi, madame, je n'ai pas d'amant mais on en trouve à la guinguette."



public mais la tradition du bal populaire à la française semble bien révolue.

J.J. Ledos

(1) *"Gavroche"*, n° 85, janvier-février 1996.
(2) René Lefebvre : *"Guide des plaisirs populaires"* ("Le Crapouillot" "Paris-Guide" numéro spécial 1951).
(3) Un moyen d'éclairage moderne, avant l'électricité.
(4) *"Tableau de Paris"* (1882).
(5) Ceinture de fortifications construite sous la Monarchie de Juillet, autour de Paris et détruite après la première guerre mondiale. Voir *"Gavroche"* n°1, décembre 1981 et n°3, avril-mai 1982.
(6) Les dames de petite vertu "protégées".
(7) La préfecture de Police de Paris.
(8) 14-18.
(9) Cépage qui produisait le "gros rouge" en Languedoc.
(10) *"La vie de garçon"* (1930).
(11) Cité par "François Billars-Didier Roussin" dans *"Histoires de l'accordéon"* (Ed. Climats-INA, 1991).
(12) *"La belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire, 1935-1938"* (Plon, 1994).
(13) *"Gavroche"* a publié des articles sur cette période dans les numéros 18, 27/28, 32, 79, 87/88.
(14) *"Gavroche"* n° 69/70, mai-août 1993.



UN ACCORDEON QUI FAIT REVIVRE LES "PETITES GENS" DU DEBUT DU SIECLE

Après avoir évoqué son histoire, l'actualité du l'accordéon se présente avec la sortie d'un CD de deux artistes "ambassadeurs des rues" du vieux Montmartre qui nous restituent la "chanson du passé".

Voir un extrait de presse (Nord Eclair) pour mieux connaître les auteurs d'un CD en vente (100 F) auprès de la Compagnie Tant qu'à faire, 10/1/4, chemin des crieurs, 59650 Villeneuve d'Ascq.

"Aristide Bruand - Gaston Couté, Alexandre Desrousseaux... De leurs refrains retrouvés, Anne Cuvelier et Denis Cacheux ont fait un disque, enregistré en public au Biplan à Lille en décembre dernier. Et le CD vient de sortir, bel hommage à une parole de fin de siècle-début de siècle, gouailleuse, réaliste, poétique, qui reste souvent d'une étonnante actualité.

Moi j'm'en fous, c'est, sur les notes graves ou rieuses de l'accordéon de Denis Cacheux, dix-huit titres comme autant de tranches de vie. La voix des petites gens qui dit les misères, les révoltes, les plaies ouvertes, l'appétit de vivre aussi. Un éventail d'atmosphères, où les accents parisiens viennent croiser le patois du Nord : c'est la chaleur d'un



bistrot de quartier où les voix grondent, la grisaille des pavés témoins de tans d'insolences, la douceur d'une berceuse aux rêves bleus... Chansons des rues, où l'ironie défie le destin, les mots brandits comme on lève le poing.

Les timbres alternés d'Anne Cuvelier et Denis Cacheux rendent avec justesse et simplicité cette ambiance des faubourgs. Et s'ils forcent volontiers le trait et l'accent, c'est pour mieux revenir à une émouvante sobriété. Cet album, enregistré "à la bonne franquette", qui reflète aussi les rires et les cliquetis des bières, témoigne d'une générosité et d'une sincérité partagées. Il laisse surtout la trace nécessaire d'un engagement affirmé *"simple devoir d'utilité publique de l'artiste, celui du témoignage, de la mémoire, de la lucidité et de la provocation auquel nous voudrions humblement contribuer"* signent Anne Cuvelier et Denis Cacheux.

La bibliothèque populaire d'Asnières-sur-Seine : un siècle de lecture publique

Dès 1830, l'élite prolétarienne réclame le droit du savoir contre le paternalisme de l'état. C'est dans "L'Atelier" (1), publication rédigée de 1840 à 1850 par des ouvriers catholiques, que l'on découvre la réflexion la plus élaborée sur l'éducation et la lecture. Elle est créée par Philippe-Joseph Benjamin Buchez (1796-1865), un des fondateurs du socialisme chrétien.

L'essor des bibliothèques publiques avec la société Franklin

Dix ans après, l'essor des bibliothèques populaires en apportera la démonstration. Une circulaire du ministère Rouland les institutionnalise plus ou moins en 1860. Elles restent néanmoins différentes des premières bibliothèques municipales, peu nombreuses à côté d'elles et nullement fréquentées par le peuple, différentes aussi des bibliothèques scolaires ouvertes dès 1862 dans les écoles, pour les élèves et leurs parents, différentes enfin des bibliothèques d'études, très réservées et rares.

Elles se proclament toutes Associations pour une authentique lecture populaire, une lecture libre, presque autonome et se jugent justifiées par l'amour du peuple (2). La Société Franklin (3) apporte alors un soutien précieux, en stimulant l'initiative communale et associative par un ensemble de prestations : information administrative, technique et bibliographique, service de librairie et de reliure, fourniture de matériel. Elle préconise dès 1868 l'organisation des bibliothèques en réseau. Son bulletin, "Journal des bibliothèques populaires", publié de 1868 à 1934 est une mine d'informations sur leur organisation interne.

Les bibliothèques populaires connaissent donc une prospérité réelle pendant les premières décennies de la troisième république. Le contrôle de l'état constitue parfois un obstacle : les associations privées ont besoin d'une autorisation préfectorale avant d'installer une nouvelle bibliothèque. Les préfets, quelquefois, exigent de contrôler si minutieusement le travail des associations volontaires qu'en 1876 le gouvernement distribua même des instructions aux affiliées de la Société Franklin pour prescrire la dimension exacte des fiches qui devaient être utilisées pour les catalogues par auteurs (4).

Au début des années 70, la Société Franklin correspond donc avec 800 bibliothèques par l'intermédiaire de son bulletin. En 1902, il n'y a pas moins de 3000 bibliothèques populaires en France beaucoup cependant avec un fonds très pauvre (jamais plus de 500 titres en tout cas et des horaires d'ouverture très limitées.)

A Paris, la première bibliothèque populaire s'installe grâce à l'initiative de Jean-Baptiste Girard en 1861.

Œuvre et itinéraire de Jean-Baptiste Girard (5)

D'origine paysanne, Jean-Baptiste Girard est né le 28 mai 1821 à Hortès (Haute-Marne). Il s'installe à Paris dès l'âge de 19 ans où il exerce différents métiers, homme de peine, cocher de fiacre, et enfin imprimeur lithographe, corps de métier non étranger au mouvement ouvrier militant naissant de la révolution de 1848. Touché par la crise qui suit cette période, il s'inscrit parmi les premiers élèves à l'Association Philotechnique, fondée en 1848, par Lionnet pour dispenser des cours d'alphabétisation et d'instruction scientifique et technique aux ouvriers. Il participe ensuite au mouvement associationniste imprégné des idées des socialistes utopiques, buchéziens et fouriéristes. Il fonde, le 1er mai 1849, avec cinq autres ouvriers, la Société Fraternelle des Ouvriers imprimeurs-lithographes et s'affilie ensuite à la Fondation des Associations Fraternelles Ouvrières en octobre 1849. Peu de temps après, le gouvernement a ordre de réprimer toute organisation "qui [fait] lire, dans les réunions, des écrits politiques". La permission de se réunir leur est donc refusée. Inculpé en mai 1850 avec ses collaborateurs d'appartenance à une société secrète et de réunion politique non autorisée, Jean-Baptiste Girard est emprisonné à la

prison de Mazas , dans l'Isère, et condamné à vingt-deux mois d'enfermement. C'est pendant cette captivité que l'ouvrier conçoit l'idée d'une bibliothèque populaire. Libéré, Girard, reprend ses cours à l'Association Philotechnique et retrouve ses amis républicains et socialistes. L'Instruction est pour eux l'arme suprême ; il leur faut des livres, une bibliothèque. Convaincu que la lecture et l'instruction sont les voies nécessaires de l'auto-émancipation du peuple, il fonde alors en 1861 la Bibliothèque des Amis de l'Instruction du 3ème arrondissement de Paris.

La propagation de bibliothèques populaires après 1860

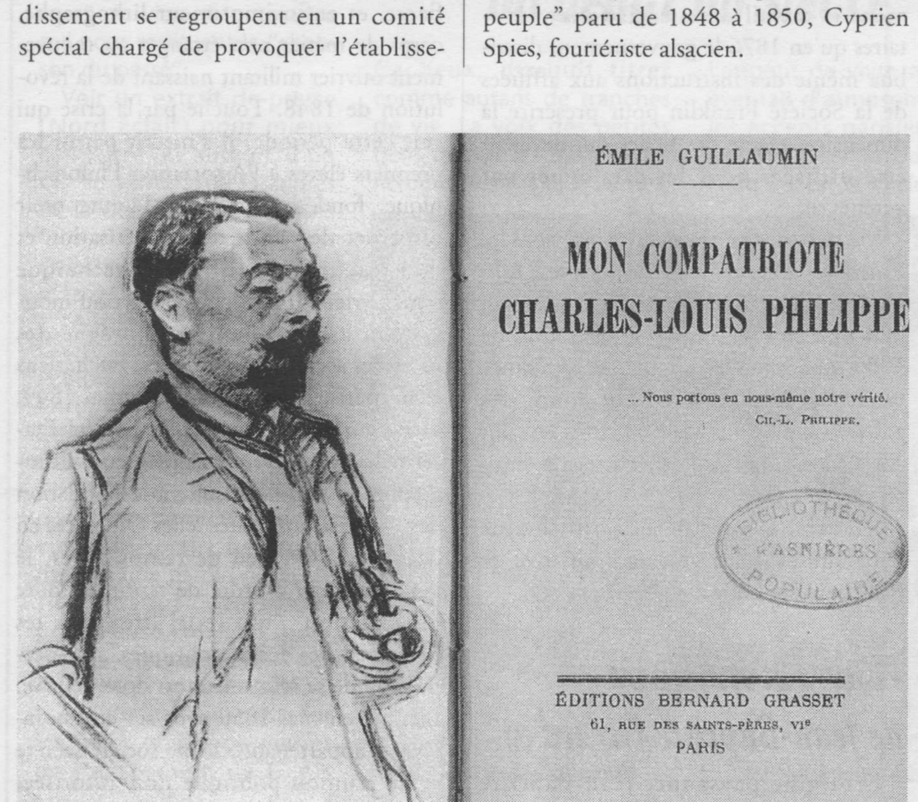
Cette nouvelle bibliothèque ouvre le 7 août. Dès son ouverture, elle compte 270 sociétaires (chefs de l'Association Fraternelle des lithographes, fouriéristes, socialistes de toutes tendances). Rejetant l'intervention des pouvoirs publics, elle est organisée sur les mêmes principes que les sociétés de secours mutuels. Elle essaimera dans d'autres arrondissements, en banlieue, en province, (Hortès le village natal de Girard en 1801, Vernon dans l'Eure en 1802).

En 1869, les Amis de l'Instruction du III, V, VIII, X , XV, XVIII, XIX arrondissement se regroupent en un comité spécial chargé de provoquer l'établissement de bibliothèques dans tous les quartiers et de favoriser par différents moyens (conférences populaires, cours, articles) le développement des institutions existantes. En 1882, un syndicat formé sur le même principe, regroupe 18 bibliothèques représentant au total 8000 sociétaires dont un quart de femmes environ soit 130 000 volumes emportés à domicile. En 1882, 188 conférences sont données dans 15 groupes syndiqués. Ces conférences réunissent un auditoire pouvant atteindre 1000 personnes.

Pour l'ensemble de ces bibliothèques, la population se répartit ainsi :
40% d'ouvriers et d'artisans
30% d'employés
20% de propriétaires industriels et commerçants
10% de professeurs et professions libérales.

En 1898, elles sont 14 bibliothèques à Paris. Dans le département de la Seine ne subsiste que celle d'Asnières-sur-Seine. (6)

En 1867, Girard reçoit une médaille d'argent à l'Exposition Universelle pour son œuvre de propagation des Bibliothèques des Amis de l'Instruction et s'installe à Asnières-sur-Seine, ville où avaient élu domicile successivement Arthur de Bonnard, pionnier du mouvement coopératif fouriériste, Charles Fauvety, socialiste qui avait rédigé avec Viard en 1840 le journal "Représentant du peuple" paru de 1848 à 1850, Cyprien Spies, fouriériste alsacien.

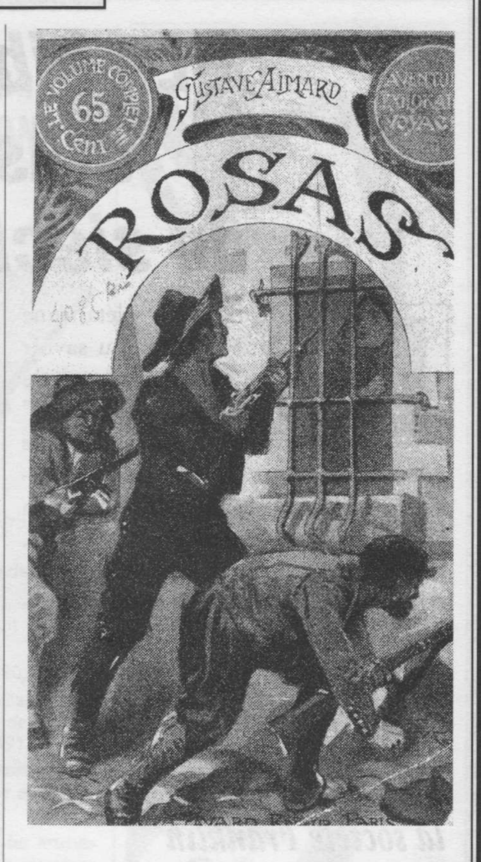


ÉMILE GUILLAUMIN

MON COMPATRIOTE
CHARLES-LOUIS PHILIPPE

... Nous portons en nous-même notre vérité.
CH.-L. PHILIPPE.

ÉDITIONS BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, VIe
PARIS



La fondation de la Bibliothèque Populaire d'Asnières-sur-Seine

La Bibliothèque Populaire d'Asnières-sur-Seine est fondée fin 1871 rue Traversière (carrefour de l'avenue de la Marne et rue Galliéni). Girard en sera le président jusqu'en 1873 puis le vice-président.

En novembre 1871, le conseil est composé des membres suivants : Mr Girard, président, Mr Fauvety, vice-président, Mrs Lévêque et Verrier, secrétaires, Mr Barbonne, comptable , Mr Desticker, trésorier.

La bibliothèque démarre avec 97 adhérents et 422 volumes offerts par 12 donateurs, volumes classés, catalogués, reliés et numérotés. 2147 ouvrages sont prêtés les 11 premiers mois, (dont 498 en 3, puis 1116 en 6 mois). Le sociétaire asniérois ne peut emprunter qu'un livre pour 3 jours.

L'assemblée décide qu'il sera fait au siège de la bibliothèque des "conférences familières" sur la morale, l'astronomie, la chimie, l'hygiène, la physiologie, l'anatomie, la comptabilité. Une commission composée de 3 membres est élue pour organiser ces conférences. Girard pense faire intervenir son ami Edouard-Ernest Laboulaye , jurisconsulte auteur de "His-





toire des Etats-Unis", "Correspondance avec Benjamin Franklin". Indisponible, il offrira cependant de nombreux ouvrages à la bibliothèque dont "Discours populaires".

Les ressources financières sont très modestes les deux premiers mois malgré la hausse progressive des adhésions et la constitution rapide du fonds grâce aux dotations régulières de sommes diverses par l'Assemblée.

En mars 1872, la somme de 100 francs est votée pour l'achat de "La Révolution Française" de Louis Blanc, de traités de chimie et de physique et autres ouvrages divers. Une demande d'allocation municipale est demandée même si la bibliothèque revendique son indépendance. En juin 1872, l'Assemblée décide la construction d' une table de 3 mètres de long sur 1 mètre 50 de large pour l'usage des sociétaires. Un membre du comité fait don du bois, un autre se charge de trouver de la main-d'œuvre à meilleur compte possible, un autre fait don d'une suspension avec lampe. A cette époque, on refuse de doubler la cotisation annuelle (proposition d'un des membres) pour ne pas éloigner l'élément ouvrier. L'adhésion se monte à un franc pour l'année et la cotisation à 50 centimes par mois, somme représentant une heure de travail mensuel. A titre d'exemple, en 1886, un employé au gaz gagne 150 francs par mois.

En juillet 1872, Jean-Baptiste Girard annonce au Comité l'envoi pour l'Exposition Universelle de Lyon, d'un exemplaire des statuts de la bibliothèque et d'un résumé de la situation de l'œuvre.

Dès août 1872, moins d'un an après la fondation, la Société se préoccupe de faire des réparations et des consolidations sur les livres et d'avoir recours à un relieur. Dans leur totalité, les ouvrages auront strictement, jusqu'au milieu du

BIBLIOTHEQUE POPULAIRE LIBRE D'ASNIÈRES
16, Place de l'Hôtel-de-Ville
21.000 VOLUMES
Droit d'Admission: UN FRANC
Cotisation: CINQ FRANCS par mois

BIBLIOTHEQUE POPULAIRE D'ASNIÈRES
16, Place de l'Hôtel-de-Ville
20.000 VOLUMES
Droit d'Admission: UN FRANC
Cotisation: DEUX FRANCS PAR MOIS

BIBLIOTHÈQUE LIBRE D'ASNIÈRES
16, Place de l'Hôtel-de-Ville
24.000 Volumes

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE D'ASNIÈRES, (Seine).
0 fr. 50 PAR MOIS
8000 VOLUMES
Droit d'admission un franc.

exemples de vignettes

XXème siècle, la même caractéristique physique : reliés en toile noire, avec sur le dos du livre le numéro d'inventaire, sur le plat le blason de la bibliothèque. Y sera apposée par la suite, une vignette rectangulaire en papier avec le nombre d'ouvrages possédés et le prix de l'adhésion.

La question d'employer un bibliothécaire pour les heures d'ouverture est alors sérieusement considérée. L'année suivante, un jeune employé de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest est embauché, remplacé quelques mois après par un employé de la maison Tricotel.

Les tendances de lecture de l'adhérent aniérois commencent à se profiler. Sur 694 livres lus de janvier à avril 1873, 354 (51 %) sont des romans, 80 (11,5 %) des livres d'histoire, biographie, 15 (2,1%) des livres de géographie, 14 (2 %) de poésie, théâtre, 12 (1,7 %) philosophie et 7 (1 %) de sciences.

En 1874, Mr Fauvety est élu président avec un nombre de 280 sociétaires. Jusqu' en janvier 1878, la bibliothèque n'est pas officiellement autorisée. Jugée "centre d'action et de propagande politique" de tendance laïque et républicaine radicale, elle est fermée quelques mois par le préfet de police.

Jean Baptiste Girard reste au conseil jusqu'aux années 90, date où la bibliothèque abrite quelques 8000 livres, se classant parmi les premières du département de la Seine. Elle en possédera 16 000 en 1910, puis 18 000 en 1920.

Apogée et déclin, 1940-1977

La bibliothèque traverse les décennies sans encombre ni fermeture avec quelques changements de lieux. Elle bénéficie toujours d'une totale liberté et indépendance d'action.

Transférée en 1910, 24 avenue d'Argenteuil puis 3 rue Ernest Billiet, elle est enfin hébergée par la ville d'Asnières au sous-sol du Centre Administratif et Social dans 170 mètres carrés.

En 1942 , sur les 80 communes du département de la Seine, 76 ont une bibliothèque municipale. Quatre communes, Asnières, Choisy-Le-Roi, Gennevilliers et Rosny-sous-Bois ont une bibliothèque libre que la municipalité toutefois chauffe, éclaire gratuitement et subventionne. Asnières reçoit 3000 francs mais les reverse aussitôt à titre de loyer.

MANUELS-RORET
NOUVEAU MANUEL COMPLET
DE
L'HORLOGER
comprenant
LA CONSTRUCTION DÉTAILLÉE DE L'HORLOGERIE ORDINAIRE ET DE PRÉCISION,
ET, EN GÉNÉRAL,
DE TOUTES LES MACHINES PROPRES A MESURER LE TEMPS
A L'USAGE
DES FABRICANTS ET DES AMATEURS
PAR MESSIEURS
S. LENORMAND, JANVIER ET D. MAGNIER.
NOUVELLE ÉDITION, ENTIÈREMENT REFONDUE
Par M. L. S.-T.
Ancien élève de l'École polytechnique.
OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE DOUZE PLANCHES
GRAVÉES SUR ACIER.
TOME PREMIER.
PARIS
LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE ROBET
RUE HAUTEFEUILLE, 12.
1876
Tous droits réservés.

BIBLIOTHEQUE POPULAIRE D'ASNIERES-SUR-SEINE

Médiathèque municipale Emile Bernard

15 rue de la Concorde - 92600 Asnières-sur-Seine

Tél. 01 41 11 12 76 - BChristinerobert@aol.com

Titres mentionnés sur le catalogue de 1945, réinventoriés peu après. L'exhaustivité de cette liste n'est pas certaine à 100 % mais donne une bonne idée de la présence ou non des auteurs, en plus de ceux non mentionnés.

Ajalbert, J. : Sous le sabre ; Bas de soie et pieds nus ; Les deux justices ; Sao van di ; La passion de Rolland Garros.

Audoux, Marguerite : Marie-Claire ; De la ville au moulin ; Douce lumière ; L'atelier.

Bazin, René : De toute son âme ; La terre qui meurt ; Les Oberlé ; L'enseigne de vaisseau Paul Henry ; Donatiene ; Récits de la plaine ; L'isolée ; Questions littéraires et sociales ; Le blé qui lève ; Ma tante Giron ; La sarcelle bleue ; Sicile ; Les Italiens d'aujourd'hui ; Terre d'Espagne ; En province ; Croquis de France et d'Orient ; Contes de bonne Perette ; Mémoires d'une vieille fille ; Le mariage de Mlle Ginel ; Madame Corentine ; Le conte de triolet ; Le roi des archets ; Magnificat.

Bonneff, Maurice : Didier, homme du peuple

Chéreau, Gaston : Champi Tortu ; La part du feu ; La prison de verre ; L'oiseau de proie ; Le remous ; Le vent du destin ; L'ombre du maître ; La volupté du mal ; Monseigneur voyage ; Le flambeau des Riffault ; La maison du quai ; L'enfant du pays ; La maison de Patrice Perrier ; Le petit Dagrello ; Sa destinée ; Severin Dunastier ; La voix de Werther ; Le mulet de Phidias.

Cladel, Léon : La fête votive ; N'a qu'un œil ; Quelques sires ; Mi-diable.

Coppée, François : Madame de Maintenon ; Deux douleurs ; Pour la couronne ; Dans la prière et dans la lutte ; Œuvres ; Sonnets intimes et poèmes inédits ; Le luthier de Crémone.

Dabit, Eugène : Hôtel du Nord.

Darien, Georges : Bas les cœurs ; Le voleur.

David, Georges : Madeluche

Dusserre, Antonin : Jean et Louise

Frapié, Léon : La maternelle ; Marcellin Guyard ; Les obsédés ; L'écolière ; La proscrite ; L'institutrice de province ; La boîte aux gosses ; La figurante ; Les contes de la maternelle ; La liseuse ; La mère croquemitaine ; Les contes de la guerre ; Le capitaine Dupont ; Bonnes gens ; Nouveaux contes de la maternelle ; Les filles à marier.

Fréville, Jean : Pain de brique.

Genevoix, Maurice : Jeanne Robelin ; La boîte à pêche ; Les mains vides ; Cyrille ; La boue ; L'assassin ; Rrou ; Gai, l'amour ; Forêt voisine ; Tête baissée ; Nuits de guerre ; Bernard ; La dernière harde ; Marche-loup.

Giono, Jean : Regain ; Jean le bleu ; Le serpent d'étoile : les vrais richesses ; Naissance de l'odyssée ; Que ma joie demeure.

Guehenno, Jean : Journal d'un homme de quarante ans.

Guillaumin, Emile : Baptiste et sa femme ; Le syndicat de Baugignoux.

Guilloux, Louis : Hyménée ; Angélina ; Le sang noir ; La maison du peuple.

Hamp, Pierre : Le cantine des cantiques ; Le rail ; Les chercheurs d'or ; Le lin ; Gueules noires ; Il faut que vous naissiez de nouveau ; Le travail invincible ; Marée fraîche. Vin de champagne.

Hémon, Louis : Maria Chapdelaine ; La ville que voilà ; Colin-Maillard.

Istrati,

Jouhandeau, Marcel : Le saladier ; Chroniques maritales ; Le jardin de Cordoue.

Le Goffic, Charles : Sur la côte ; Le pirate de l'île Lern ; Passé l'amour L'illustre Bottinet ; La double confession ; Les pierres vertes.

Louis-Philippe, Charles : La mère et l'enfant ; Bubu de Montparnasse.

Moselly, Emile : Terres lointaines ; Le rouet d'ivoire ; Jean des brebis ou le livre de la misère ; Le Journal de Gottfried Mauser ; Les étudiants ; Les grenouilles dans la mare.

Nizan, Paul : Antoine Bloyé.

Pallu, Jean : Les novices.

Péguy, Charles : Souvenirs ; Morceaux choisis ; Situations ; Domrémy ; Les Batailles ; Rouen.

Peisson, Edouard : L'étoile noire ; Parti de Liverpool ; Gens de mer ; Une femme ; Passage de la ligne ; Mer Baltique ; Le courrier de la mer blanche ; Le pilote ; Le voyage d'Edgar.

Pergaud, Louis : De goupil à margot ; Le roman Miraut.

Pérochon, Ernest : Nène ; Les gardiennes ; Huit gouttes d'opium ; Les hommes frénétiques ; L'eau courant ; Barberine des genêts ; Milon ; La parcelle 32 ; Babette et ses frères.

Pesquidoux, J. de : Sur la glèbe ; Chez nous ; Le livre de raison ; L'église et la terre.

Poulaille, Henri : Le pain quotidien ; Le pain de soldat ; Les rescapés.

Pourrat, Henri : A la belle bergère ; Le pavillon des amourettes ; La tour du Levant ; Le secret des compagnons ; La porte du verger ; La veillée de novembre ; Ceux d'Auvergne ; L'homme à la bêche ; Vent de mars.

Ragon, Michel : Une place au soleil ; Drôles de voyages ; Les Américains ; J'ai vu vivre l'Angleterre.

Rémy, Tristan : Faubourg Saint-Antoine.

Rogissart, Jean : Mervale ; Le fert et la forêt.

Roupnel, Gaston : Nono ; Le vieux Garain.

Ryner, Han : La vie éternelle, roman de mystère ; Les pacifiques ; L'ingénieux Hidalgo.

Thérive, André : Le plus grand péché ; La revanche ; Les souffrances perdues ; Sans âme ; Noir et or ; Anna ; Fils du jour.

Voisin, Joseph : Jean Veyre et son ménage

Yole, Jean : Les démarqués.

A partir de 1940, elle possède 21000 livres et va atteindre pendant les années d'occupation sa période de pleine apogée avec 1162 adhérents en 1942 et 62061 prêts pour cette année. Une liste d'attente sera établie d'ailleurs en 1943 pour les inscriptions réservées aux seuls asniérois et habitants de Gennevilliers. On essaie alors de ne pas dépasser le chiffre de 1400 adhérents. 8000 catalogues sont vendus. Le paiement des cotisations mensuelles est de 5 francs pour des prêts de 15 jours maximum, 2 volumes à la fois et un droit d'admission d'un franc. Un cautionnement de 20 francs est alors en plus réclamé. L'âge requis minimum est de 15 ans. La bibliothèque est ouverte le mardi, jeudi, samedi de 20h à 21h30 et le dimanche matin de 9h30 à 11h30. Elle le sera aussi au moment de forte affluence le lundi et samedi après-midi.



Sous la présidence de Mr Froideval, fin 1944, 6 personnes sont employées pour le service public. 17 heures d'ouverture sont alors assurées. Un bibliothécaire de métier, Mr Mayas, payé 15 francs de l'heure, est nommé. 5000 prêts sont alors pourvus pour le mois d'octobre 1944 avec 765 livres nouveaux pour l'année. La bibliothèque résiste aux bombardements qui touchent douloureusement Asnières. Elle ne subit une fermeture complète qu'au cours du mois d'août 1944.

Après la guerre, les chiffres sont de moins en moins éloquents. Dès 1947, on recommence à distribuer tracts et affiches. Il est même envisagé, dans les discussions du Conseil, d'organiser un concours qui récompensera la personne amenant le plus de monde (un livre supplémentaire pendant un

mois). On descend à 1054 sociétaires en janvier 1948, 976 en octobre de la même année, puis 825 en 1952. En 1953, sous la présidence de Mr Bazeille, il ne reste que deux personnes employées, Mme Hebraye et Mme Lecuyer. Cette dernière restera jusqu'aux derniers mois en 1976. Grâce à leur zèle professionnel, chaque ouvrage possède une fiche manuscrite classée ainsi qu'une fiche sœur pour l'auteur où sont répertoriés tous les titres possédés. Ce matériel est encore existant et opérationnel à ce jour.



Suite à la visite de Mr Bertogne, Inspecteur Général des bibliothèques en 1952, le maire d'Asnières n'est pas du tout disposé à municipaliser la bibliothèque car elle lui coûte (évidemment) moins cher dans son état actuel. Cela reste de toute manière le souhait des sociétaires malgré des difficultés financières persistantes.

Après le catalogue général édité en 1942 seront successivement élaborés quatre suppléments en 1945, 1956, 1962 et 1969. Le fonds atteint 34000 ouvrages en comptant une section spéciale jeunesse avec 3 catégories (10-13 ans ; 12-15 ans ; + de 14 ans). De nombreux romans policiers sont répertoriés dans un catalogue séparé (La Série Noire est alors achetée au mètre par la bibliothécaire selon la légende...)

Avec la création d'une bibliothèque municipale, rue de la Concorde en 1977, la Société fait don de tous les livres à la municipalité. Tout est actuellement stocké et rigoureusement classé dans l'état d'origine, dans un centre administratif de la ville d'Asnières. Les collections sont en cours d'exploitation et de revalorisation. Elles sont traitées et analysées par catalogage informatique. Les fonds sont donc consultables sur des catalogues imprimés et par l'interrogation du logiciel de la médiathèque Emile Bernard.

Une bibliothécaire intégrée à l'équipe de la bibliothèque municipale y travaille à temps complet, rendant possible une consultation sur place ouverte à tous, sur rendez vous uniquement.

Originalité et richesse des collections de la Bibliothèque Populaire d'Asnières-sur-Seine

Les premiers livres inventoriés par les fondateurs, dès 1871, sont des documentaires, utiles à l'instruction de tous : manuels de géographie et récits de voyages, manuels d'horticulture, ouvrages généraux sur l'art, la législation. On retrouve ici l'esprit des cours dispensés par l'Association Philotechnique.

L'histoire politique et socialiste, surtout celle de l'Ecole Sociétaire est bien représentée. Citons parmi les toutes premières acquisitions : E. Barat avec "La Commune agricole", V. Considérant "Description du phalanstère", C. Fourier "L'Harmonie universelle et le phalanstère", A. Esquiros "Les paysans", P. J. Proudhon avec 13 titres différents, H. Renaud "Solidarité", L. A. Blanqui "Précis d'économie politique" , G. Clémenceau "La mêlée sociale ".

Le fonds est classé progressivement en 21 séries distinctes (agriculture, beaux-arts, commerce, économie politique, histoire, géographie, poésie, théâtre, sciences, éducation, enseignement, langues étrangères, histoire naturelle, médecine, mathématiques, livres pour enfants, dictionnaires et publications périodiques...). La série V, littérature française et étrangère, est de loin la plus importante.

Dès l'origine, le conseil d'administration semble largement ouvert aux demandes des sociétaires. La bibliothèque appartient à tous et aucune censure n'est exercée. Une discrète surveillance de la morale se manifeste de temps en temps. Brantôme avec " les Dames galantes " est par exemple l'objet de quelques hésitations lors d'une réunion de membres et sera par prudence mis simplement de côté.

Les premiers romans recensés sont "Eugénie Grandet" de Balzac, et "Mathilde" d'Eugène Sue, futur auteur vedette de la bibliothèque.

Le roman moral et édifiant est absent (Berquin, Porchat, Zulma) tandis que s'imposeront G. Sand, F. Soulié, Ponson du Terrail, G. Ohnet, O. Feuillet, H. Malot dont les romans sont intégralement doublés. Le ton est donné. Beaucoup de romans contemporains sont achetés par rapport aux classiques. Tous les prix littéraires (le Goncourt depuis sa création en 1903) sont la plupart du temps acquis. Les romans d'avant-garde, les surréalistes plus tard, seront cependant très rares. On reste prudemment dans la norme. Un auteur, un peu en avance sur son temps, comme le déconcertant Emmanuel Bove, bien que très renommé, est absent des catalogues entre les deux guerres, excepté pour son unique roman policier.

La littérature populaire culmine généralement, donnant valeur à l'œuvre de fiction, d'imagination qui par son aspect récréatif et divertissant incite à lire. Elle sera massivement et régulièrement présente lors des acquisitions sur une durée d'un siècle d'édition avec ses différentes tendances. On retrouve le roman sentimental (Clémence Robert, M. Maryan, Mathilde Serao, Marcelle Tynaire, Delly), et même féministe, exotique (Gustave Aimard, Gabriel Ferry et Jules Lermina), à succès avec Paul et Henry de Kock. De très nombreux auteurs aujourd'hui oubliés s'imposent : Eugène Chavette, Henri Gréville, Jules Mary, Gyp, Alphonse Karr, Louis Ulbach et Gustave Toudouze à redécouvrir et à faire connaître au plus vite.

Vu leur état physique fatigué, les livres d'aventures ont eu un énorme succès à la Bibliothèque Populaire avec le capitaine Mayne-Reid (21 ouvrages), Walter Scott (50 ouvrages), Louis Boussenard, Paul Féval, Ernest Capendu et Paul d'Ivoi. Ces livres constituent en général la lecture des adolescents sociétaires.

La littérature dite "prolétarienne" et "paysanne" est miraculeusement sauvegardée. La Bibliothèque Populaire possédant plusieurs dizaines d'ouvrages écrits par des ouvriers, paysans, artisans, hommes du peuple, simples soldats. L'écrivain prolétarien, tel que le définissait Henri Poulaille , auteur de "Le pain quotidien",



"Le pain de soldat" est présent. Marguerite Audoux relate sa vie misérable de petite couturière dans "Marie-Claire" (1910). Charles-Louis Philippe, auteur de "Bubu de Montparnasse" (1901) l'accompagne au côté d' Emile Guillaumin, "La vie d'un simple" (1904), figure rénovatrice du roman rustique français. N'oublions pas, Pierre Hamp "Gueules noires", "Le rail" et Eugène Dabit "Hôtel du nord" (1929), intégrés au groupe des écrivains dits "populistes" dans la fameuse collection de Fayard "Le Livre de Demain". Suivent Georges Darien l'anarchiste, Panaït Istrati, écrivain roumain, Ernest Pérochon, lauréat du prix Goncourt en 1920 avec "Nêne", poignant récit de la vie d'une servante. Tristan Rémy "Faubourg Sant-Antoine", Maurice Bonneff "Didier, homme du peuple" figurent entre autres au catalogue.

Les fonds informatisés et les périodiques

Certains fonds, exploités sur la base de données de la Médiathèque Emile Bernard, permettent des recherches approfondies et rapides par titres, auteurs, éditeurs, dates et collections. A titre d'exemple : les livres de géographie et de voyages, l'histoire de la colonisation française avec différents atlas complétés par l'excellente collection "Le tour du monde" (102 volumes reliés de 1860 à 1913).

Les pièces de théâtre, au nombre de 900, ont été recensées grâce aux suppléments de l'Illustration, "La petite illustration théâtrale" collection complète de 1899 à 1938 ce qui permet une approche approfondie du théâtre français du XIX siècle et du théâtre de boulevard jusqu'aux années 30.

350 livres environ, journaux de "poilus" et livres militaires, ont été sélectionnés concernant la première guerre mondiale et constituent un douloureux témoignage vivant et authentique sur les mentalités, la société, les récits de batailles entre 1914 et 1918 en France et dans le monde.

La bibliothèque possède des périodiques assez divers, spécifiques aux bibliothèques populaires, soucieuses pour leurs adhérents, de vulgarisation de qualité et de valeur morale irréprochable.

Ainsi, dans le domaine scientifique sont lus et relus "La science pour tous", 1866-1867, "La science populaire", 1880-1882, "La Revue scientifique de la France et de l'étranger" d'un niveau supérieur dite revue rose par distinction avec "La Revue Bleue, revue politique et littéraire", "La Nature", fondée en 1873 par Gaston Tissandier, (78 volumes reliés de 1899 à 1939), ou "La Science et la vie", 1913-1920.

Les magazines de distraction , à la portée de tous, sont représentés par "Le Magasin pittoresque" (37 volumes de 1833 à 1888), "Le Monde illustré", 1859-1862, "Le Musée des familles". Ce dernier titre publiera dès 1851 les premières nouvelles de Jules Verne.

Ont eu également beaucoup de succès le "Journal des Dames", "Journal des Demoiselles", "Journal des enfants", (10 volumes de 1840 à 1846), créés en 1832 par Jules Janin et Emile de Girardin.

Ils sont suivis par "La Glaneuse" (1844), "Journal des feuilletons", "L'écho des feuilletons", (1841-1848).

L'actualité littéraire et artistique est représentée par "L'Artiste", 1839-1840. "Les Œuvres Libres", recueil littéraire mensuel ne publiant que de l'inédit chez Fayard à partir de 1921 et la "Revue des deux mondes" le complètent.

Christine Robert

(1) "L'Atelier, organe des intérêts moraux et matériels des ouvriers". Bibliothèque Populaire d'Asnières-sur-Seine, Septembre 1840 à septembre 1844.

(2) "Un siècle de Bibliothèques Populaires" de Roger Bellet dans "Le roman populaire en question(s)" dirigé par Jacques Migozzi, PULIM, 1997.

(3) "Les Bibliothèques Populaires" de Noë Ritcher. Cercle de la Librairie, 1978.

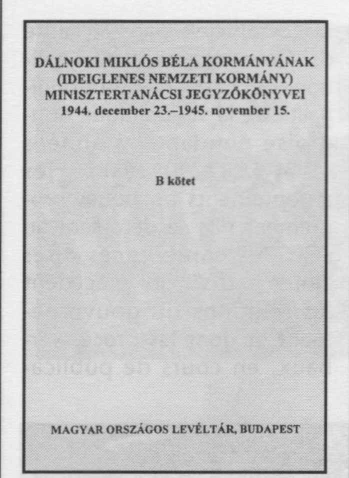
(4) "Le triomphe du livre" de Martin Lyons, PROMODIS, Editions du Cercle de la Librairie, 1987.

(5) "Lectures et lecteurs au XIXe siècle : La Bibliothèque des Amis de l'Instruction", Actes du Colloque du 10 novembre 1984, Bibliothèque des Amis de l'Instruction du 3ème arrondissement, Paris. "Jean-Baptiste Girard (1821-1900) : Fondateur des Bibliothèques des Amis de l'Instruction (1861)" par Ian Frazer.

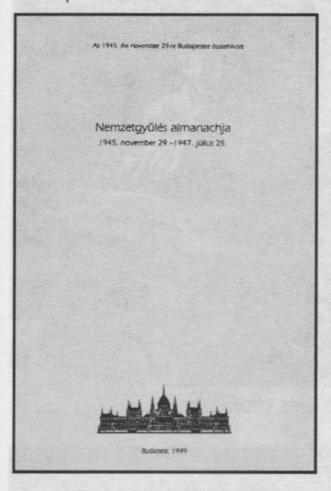
(6) "La Bibliothèque des Amis de l'Instruction du IIIème arrondissement" de Pascale Marie dans "Les lieux de mémoires I, La République" sous la direction de Pierre Nora, Gallimard,1984.

- Registres des Procès Verbaux (réunions du Conseil) et rapports aux assemblées générales de la Bibliothèque Populaire d'Asnières-sur-Seine (9 novembre 1871-11 décembre 1953)
- Catalogue général de 1942, suppléments 1945 et 1969 de la Bibliothèque Populaire d'Asnières-sur-Seine.

Sources historiques de la Hongrie de l'après-guerre*



(1) Les procès-verbaux du gouvernement provisoire.





(2) Les réparations hongroises.



La décennie qui vient de s'achever a vu se poursuivre en Hongrie la publication des sources d'archives se rapportant aux années 1947-1949. On y relève une certaine continuité dépensée puisque les premiers travaux de ce genre remontent au 10e anniversaire de la libération, alors que le dégel politique, commencé en 1953, crée pour les historiens également, un climat plus favorable à l'expression. Par la suite, leurs travaux bénéficient du renouveau des débats historiques à partir des années 1960, les publications de documents (plus ou moins sélectives) sont alors illustrées de titres tels *Földreform 1945* (Réforme agraire 1945), en 1965, ou *Az üzemi bizottságok a munkáshatalomért 1944-1948* (Les comités d'usine pour le pouvoir ouvrier 1944-1948), en 1966 (861 p.).

Parmi les plus remarquables titres récents, figure l'édition des Procès-verbaux du Gouvernement provisoire, qui fut présidé par le général transfuge Béla Dálnoki Miklós, du 23 décembre 1944 au 15 novembre 1945 (1). Cet ouvrage publié par les Archives nationales hongroises en 1997 en deux volumes (A, 715 p. et B, 790 p.), reproduit les séances du Conseil des ministres, telles qu'elles se sont déroulées, avec leur ordre du jour. La numérotation adoptée, ainsi que l'index thématique permettent de se retrouver facilement, dans ce recueil imposant. Il doit sa clarté et son appareil scientifique au travail de bénédictin réalisé par László Szücs, conservateur honoraire des Archives nationales.

Si l'intérêt des procès-verbaux et des divers textes annexes va de soi pour le chercheur, ces documents n'en constituent pas moins une lecture fort intéressante et instructive pour le profane. Dans la mesure où les pièces sont "produites" par l'instance supérieure de l'Etat (en cours de reconstitution, en présence de l'Armée rouge et à la suite des négociations à Moscou), ces textes représentent l'histoire "vue d'en-haut", mais les débats ministériels traduisent bien (et souvent dans le menu détail) les sujets préoccupant "à la base" la société hongroise durant cette période où la guerre s'achève en présence d'une multiplicité de pouvoirs : les organismes populaires et les comités nationaux organisent la vie des gens avant l'installation du gouvernement à Debrecen ; celui-ci com-

Ujjé, a ligetben nagyszerű!

Caricature datée du 14 mars 1945, représentant les principaux chefs des partis de la coalition. De g. à dr. Péter Veres (paysans nationaux), Árpád Szakasits (sociaux-democrates), Mátyás Rákosi (communistes), Ferenc Nagy (petits propriétaires). Déguisés en costumes folkroriques, ils dansent, sous les yeux complaisants de John Bull et d'Oncle Sam, sur l'air d'une opérette bien connue des habitants de la capitale et que rappelle l'inscription du dessin : "Ollé, au parc municipal c'est magnifique". A gauche, le Russe en uniforme se demande : "Eh bien, je suis curieux de voir où cela va mener !".



M.Rákosi et le prêtre István Balogh, secrétaire d'Etat dans le gouvernement, lors d'un meeting à Szeged, le 15 mars 1945, à l'occasion de la Fête nationale



Photo de propagande. M.Rákosi en compagnie de prisonniers de guerre libérés. Debrecen, 16 juin 1947.

* *A l'exception des deux textes dactylographiés, les photos reproduites ne figurent pas dans les livres présentés mais elles illustrent toute à fait le contenu de ces ouvrages.*

mence de fonctionner alors que la capitale est encore assiégée et que, dans la partie occidentale du pays, règne le régime de terreur des Croix fléchés.

Le Gouvernement provisoire connaît de vives tensions, au sujet notamment de la gendarmerie et de la police, que les généraux horthystes (il y en a trois dans le gouvernement) cherchent à réutiliser, alors que les communistes, redoutant visiblement que les choses ne se déroulent comme en 1919, s'emparent dès le début du poste de l'Intérieur et de la nouvelle police d'Etat. Parmi les questions qui figurent souvent à l'ordre du jour, on relève encore l'application des mesures antifascistes, les réquisitions et les prélèvements opérés par l'Armée rouge, l'expulsion des populations magyares de la Slovaquie, le ravitaillement et le partage des terres, la gestion des "Biens abandonnés" et le rapatriement des richesses évacuées par le gouvernement Szálasi en Autriche et en Allemagne...

Les débats qui se livrent au sommet de l'Etat sont également intéressants. En effet, ils laissent voir la naissance des textes officiels dans le cadre du Gouvernement de coalition. Ceci est une autre originalité de la vie politique hongroise pendant les années 1944-1947. En réalité, les affrontements politiques proprement dits se déroulent au sein des conférences dites "inter partis", qui précèdent les réunions du gouvernement et dont les procès-verbaux, en cours de publica-



Prisonniers de guerre en retour de l'URSS en 1947



Un survivant de la catastrophe du Don, où cent mille soldats hongrois sont morts en janvier 1943, lors de la destruction de la VIe Armée allemande devant Stalingrad



L'école recommence dans une salle sans chauffage



Arrivée des prisonniers hongrois à la station frontière de Záhony, le 4 juin 1947



Les membres du Comité national de Budapest autour de Zoltán Vas (le 1er à dr), Commissaire du gouvernement au ravitaillement



Départ des enfants de Budapest à la campagne, organisé par le Secours nationa



Printemps 1945. Les habitants de la capitale lavent leurs linges en utilisant les eaux thermales



Déblaiement de ruines...



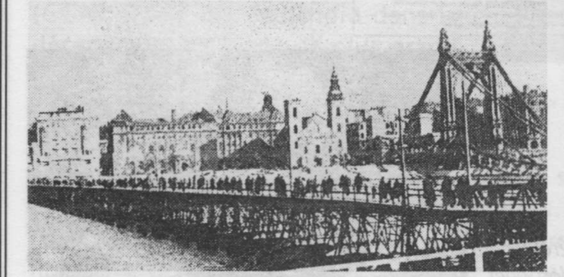
Militants arrêtés du parti des Croix fléchées, alignés devant leurs victimes exhumées



L'exhumation des victimes de la terreur fasciste en présence de leurs proches



Les troupes russes traversant la Tisza en octobre 1944



Les ponts sur le Danube ayant été détruits, les gens de la capitale traversent le fleuve sur un pont de bateaux



Les membres de la Commission de contrôle alliée, le 15 mars 1948 : Sviridov (à dr.) avec ses collègues anglais et américains

tion, fourniront un complément utile au présent corpus témoignant de la vie du pouvoir exécutif durant cette période mouvementée.

De son côté, la mise à jour de la représentation parlementaire de l'époque s'inspire d'une tradition interrompue en 1942, en reprenant la publication, sous forme d'Annuaires (Almanachs) des biographies de députés. Simultanément avec le corpus des élus de 1990, l'Assemblée nationale de la République hongroise patronne la rédaction des listes antérieures afin de combler un demi siècle de lacunes. On connaît l'intérêt d'un tel instrument de travail. Dans cette série, le premier tome a été publié à l'occasion du 50e anniversaire de la naissance de l'Assemblée nationale provisoire. Le volume suivant a vu le jour cinq ans plus tard, en 1999, présentant les députés issus des élections du 4 novembre 1945, consécutives à la fin de la guerre sur l'ensemble du territoire national. Il s'agit alors d'un événement exceptionnel, car pour la première fois, dans l'histoire du pays, l'Assemblée (elle se réunira le 29 novembre 1945) résulte du suffrage universel, donc sans critère de sexe ni de cens. Le nombre des électeurs (près de cinq millions) se trouve ainsi doublé par rapport à l'époque Horthy et, malgré la pauvreté extrême et les privations, la participation s'élève à 93 %. Le volume grand format de 887 pages rédigé pour la plupart par des jeunes spécialistes sous la direction d'István Vida, comporte plus de 450 biographies (p. 13 - 687) suivies d'une étude solide (p. 688 - 715, dues à László Szücs) et d'une annexe comprenant des textes de lois et de règlements, des détails de résultats électoraux avec un ensemble de cartes, l'intitulé des commissions parlementaires, la sociologie des députés, etc.

Parmi les éditions de sources plus modestes, non exhaustives, on relève un recueil de textes portant sur les réparations (*A magyar jóvátétel és ami mögötte van...1945-1949. Válogatott dokumentumok* - Les réparations hongroises et ce qu'il y a derrière...1945-1949 (2). Documents choisis, Budapest, Napvilág Kiadó, 1998, par Sándor Balogh et Margit Földesi). Les réparations font partie de ces réalités qui ont fortement marqué la vie des générations affectées, mais qui sont, en regard des investigations historiques, une nouveauté.

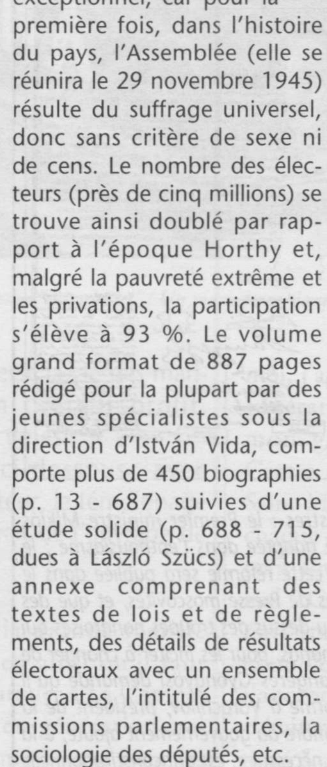
Des guerres mondiales, où ses maîtres l'avaient entraînée à deux reprises, la Hongrie est sortie chaque fois diminuée, décimée et ruinée. L'armistice signé à Moscou le 20 janvier 1945 impose le paiement de 300 millions de dollars, dont 200 pour l'URSS et 100 pour la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie. Il est prévu en outre que les Etats ou les citoyens



Exécution du premier jugement populaire à Budapest, le 4 février 1945 : un homme de Szalasi devant le lampadaire où il sera pendu



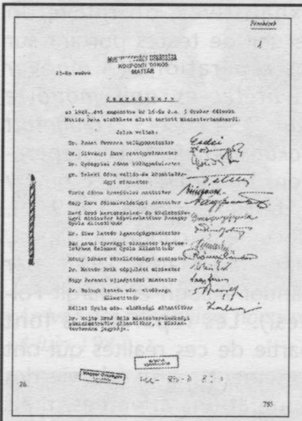
La fin de l'inflation avec la création du " forint " (florin), le 1er août 1946



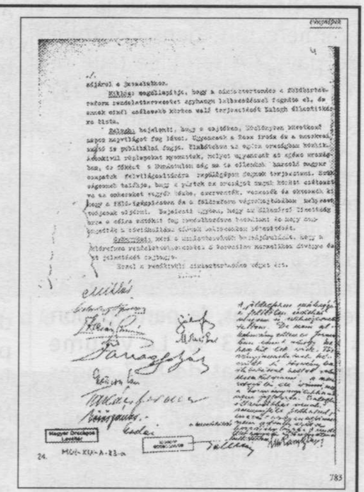
des "Nations unies" pourront exiger des dédommagements. Par ailleurs, ceci ajoute encore au chiffre précédent 160 ou 170 millions. La Hongrie se voit imposer d'autres obligations lourdes et souvent contestables, comme les divers transferts de propriétés résultant de l'annulation des réannexions et de la germanisation de nombreuses entreprises et de biens juifs, que le pays doit remettre aux Soviétiques comme des biens allemands, conformément aux accords de Potsdam. Parmi les charges "à court terme", on ne saurait ignorer le fardeau énorme représenté par l'entretien des troupes d'occupation, ni les exigences des commandants soviétiques locaux ainsi que l'enlèvement de toutes sortes de biens à titre de butin de guerre : usines, stocks, oeuvres d'art, hôpitaux... Des quantités de produits alimentaires exigés par les troupes, le lecteur pourra se faire une idée en lisant par exemple la lettre datée du 31 mai 1946 du général Sviridov, vice-président de la Commission de contrôle alliée, demandant au Premier ministre hongrois pour les mois de juin-juillet, 800 000 œufs, 645 t de lait, 23 t d'épices, 10 000 t de fruits et de légumes frais, 3000 t de viande, 203 t de beurre et de produits laitiers, 15 000 t de foins... A la même époque, pendant près de deux ans, l'habitant a droit à 100 grammes de viande par semaine, et il arrive que l'ouvrier cesse le travail pour faiblesse physique.

Devant les retards accumulés, les Russes font plusieurs gestes de bonne volonté, comme le prolongement des délais ou la suppression de certaines pénalités. Et pour pouvoir faire face à la situation dramatique du pays, le gouvernement de coalition entreprend, avec l'appui du "Bloc des gauches" (communistes, sociaux-démocrates, paysans-nationaux), la nationalisation des secteurs-clefs, non sans léser ainsi de grands intérêts privés. Dans ce processus, les réparations ont pesé, d'autant plus que les Soviétiques n'ont pas manqué de favoriser, surtout à partir de 1948 quand il devient clair que la Hongrie resterait définitivement en zone soviétique, tout ce qui pouvait aider la prise de distance avec l'économie capitaliste.

Julien Papp



Première page d'un PV du Conseil des ministres, avec les signatures des ministres et secrétaires d'Etat présents

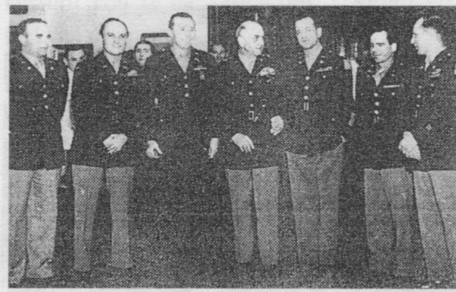


Extrait d'un PV du Conseil des ministres : le Premier ministre Miklós constate que la réforme agraire a été adoptée dans l'enthousiasme ; le secrétaire d'Etat Balogh annonce que cette réforme sera publiée dans le Journal Officiel et aussi par les services de Presse moscovites, et que des tracts seront lancés en Transdanubie au-dessus des troupes hongroises qui combattent encore aux côtés des Allemands, pour les inciter à changer de camp... ; le ministre des Affaires étrangères Gyöngyösi demande qu'il puisse communiquer le projet de réforme à Vorochilov, président de la Commission de contrôle alliée ; un membre du gouvernement ajoute, à la main, que la réforme agraire, bien que nécessaire, est anticonstitutionnelle parce qu'elle n'a pas été présenté devant l'assemblée nationale...

La Commission de contrôle alliée en Hongrie :



Visite protocolaire des membres de la Commission auprès du président Zoltán Tildy, à l'occasion de la proclamation de la république le 1er février 1946



Le général américain Weems au milieu de ses officiers à Budapest en 1947



Le nouveau Premier ministre, F.Nagy, remet à Sviridov la maquette du monument commémoratif de la libération. 17 juillet 1947

SZABAD, ERŐS, FÜGGETLEN, DEMOKRATIKUS MAGYARORSZÁGOT!

L'Assemblée nationale et le Gouvernement provisoires réunis à Debrecen en décembre 1944, avec le temple et le Collège calviniste, où leurs séance eurent lieu. Inscription : "Pour une Hongrie libre, forte, indépendante, démocratique ! Le Gouvernement provisoire national appelle le peuple magyar à combattre les oppresseurs allemands et leurs mercenaires croix fléchées"



Le général Béla Dálnoki Miklós, chef du Gouvernement provisoire



Hongrois expulsés de la Slovaquie en 1946

La grande batellerie

Bernard Le Sueur, dont nous avons publié un article "Les pénichiens mariniers du Nord" (n[os] 43 et 44) s'est penché sur le problème de* La Grande Batellerie *plus particulièrement sur les 150 ans d'histoire de la plus importante société de transport fluvial : La Compagnie Générale de Navigation.

La grande aventure de la Grande Batellerie commence avec l'invention de la machine à vapeur. Il s'agit pour les pionniers de concevoir de puissants bateaux autonomes capables de s'adapter aux conditions nautiques parfois difficiles des fleuves, comme c'est le cas du Rhône.

C'est l'époque où le chemin de fer tisse sa toile et se montre un redoutable concurrent pour les bateliers qui voient le prix des transports s'effondrer. La navigation intérieure tente de conserver un rôle de premier plan dans les régions industrielles en plein essor, notamment dans le transport des produits lourds et pondéreux. C'est alors que les entreprises rhodaniennes qui avaient imposé la navigation à vapeur sur le Rhône et réussi à se maintenir sur un marché limité et incertain, décident d'investir pour conquérir un marché national. Ainsi est créée la *Compagnie Générale de Navigation Havre-Paris-Lyon-Marseille* (CGN-HPLM) qui deviendra dans la décennie 1920-1930), le plus grand armement français.

La CGN-HPLM dispose d'une puissante structure industrielle et commerciale qui lui permet de contrôler, directement ou indirectement, l'ensemble des opérations de transport fluvial. Sa flotte écrase celle des autres compagnies par le nombre et la modernité de ses bateaux, venant se placer à côté des milliers de bateaux des artisans. A la fin des années 1920, elle possède près de 800 bateaux (8 % de la flotte) – alors que son principal concurrent *Poliet et Chausson* en possède moins de 200 – les trois quarts de la flotte appartiennent à des petits propriétaires possédant un ou deux bateaux.

Le développement de cette importante société bouleverse la vie des mariniers. Certains en tirèrent profit, d'autres en furent victimes.



Sphinx (Ly. 703). L'équipage "au naturel" ! Un marinier actionne la pompe d'épuisement.

Nous publions-ci-dessous, avec l'autorisation de l'auteur, le témoignage d'un de ceux-ci, extrait de l'ouvrage de Bernard Le Sueur.

"J'appartenais à la grande famille HPLM, car c'est bien ainsi qu'il faut l'appeler. On était marinier à La Compagnie de génération en génération, tel père, tel fils. Et comme à terre pour les gens du voyage, les unions se faisaient au fil de l'eau entre les enfants. Quant à moi, j'appartiens au moins à la troisième génération. Avant la guerre de 1914, mon grand-père naviguait dans le Centre, sur une toue en bois construite à Saint-Mammès. Il changeait de bateau à chaque voyage, emportant avec lui son petit équipement personnel et le gouvernail ! Car la toue n'avait pas de gouvernail fixe, sur le canal du Berry par exemple, on n'en avait pas besoin. On l'accrochait par des chaînes dès que c'était nécessaire. Mon grand-père s'est noyé dans le bassin de La Villette et donc sa fille, ma mère est devenue pupille de la Compagnie à l'âge de 5 ans. Avec ma



Coligny (P3588). Challand propulsé de 941 T. Construit au Havre en 1888.

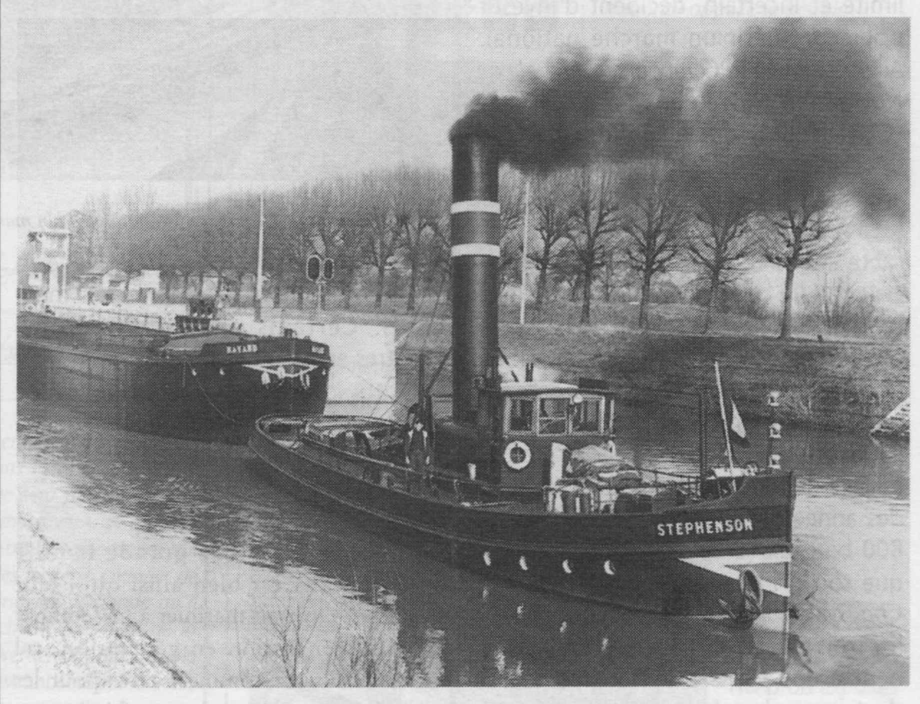
grand-mère, elle fut logée dans une maison à Saint-Mammès où elle grandit. Et plus tard, avec qui se marie-t-elle ? Un gars de la Générale bien sûr ! A cette époque, en 1929, il était charpentier au chantier HPLM voisin. Son père était lui-même un HPLM. C'était un pilote qui aidait les capitaines des bateaux tractés à naviguer sur la Seine, l'Yonne et la Marne. C'était un travail pas facile, surtout par temps de crue. Pour la descente, les barrages étaient ouverts à cause des hautes eaux et on ne passait plus par les écluses. Pour passer le barrage, les bateaux étaient alors lancés par quatre chevaux. Les équipages s'aidaient de rames, de Saint-Mammès à Paris et c'était toujours des pilotes d'élite... A la remonte, les bateaux étaient tirés par les toueurs.

A leur mariage, mes parents ont commencé à naviguer sur une péniche de bois tirée par deux chevaux. Il transportait des bois des forêts du Centre pour les galeries des mines du Nord et du charbon au retour.

Quand les automoteurs sont arrivés, mon père a de suite embarqué d'abord comme matelot sur un "Atlas". Il avait un moteur Delaunay de 30 CV qui consommait autant d'eau que d'huile lourde ! Il était bien difficile à faire démarrer et il vibrait tellement, que les mariniers l'appelaient le tape-cul. Après 13 heures de route, je ne vous dis pas l'état des jambes. En 1939, il est monté sur un autre "Atlas", mais comme patron cette fois. Après la guerre, il a repris le "Coblence" et ça l'a mené jusqu'à la retraite. Ce bateau était affecté au service de l'Est, entre Paris-Nancy-Strasbourg avec des escales permanentes pour charger et décharger des colis de 30 à 40 tonnes de marchandises diverses. A Strasbourg, on pouvait recharger aussi pour Rouen où l'on prenait maïs, blé, cacao ou cacahuète pour les moulins de l'Est. A Nancy, il y avait la compagnie Canal, filiale de la HPLM. Ses bateaux portaient à l'avant la même marque que la HPLM, mais au lieu du rouge et blanc mêlés, c'était tout blanc, entouré seulement de rouge. Familièrement entre nous, on appelait ces bateaux les Levaucher. En effet, les bateliers étaient tous des Alsaciens qui déformaient tous les noms et en particulier celui de leur directeur, un certain Vauchet. Tout le long des parcours, il y avait toujours une agence de la Compagnie et le chef d'agence était toujours un copain, ce qui faisait pas mal d'occasion de boire un pot !

Pour moi, bien entendu, j'ai épousé une demoiselle de la Compagnie. Nous sommes restés d'abord deux ans sur les bateaux de mes parents, moi comme matelot. C'est donc sur le "Coblence" que ma fille est née. Puis, nous avons repris le bateau de mon beau-père qui prenait se retraite. C'était un marocain fabriqué à Lyon, dans les chantiers de La Mouche. Nous avons alors navigué sans service précis dans toute la France et même en Suisse et en Belgique. Dans la région de Saint-Jean-de-Losne, il y avait beaucoup de contrats de sable, de ciment vers Dijon, de pommes de terre pour la féculerie de Pagny-sur-Saône... Puis avec beaucoup d'autre HPLM, nous sommes allés faire les sables en Seine.

Pour nous, la grande famille HPLM, nous connaissions bien. Rien que chez nous, il y avait 5 capitaines : deux anciens et trois jeunes qui tous étaient nés sur les bateaux et y avaient grandi. Et tous ont été mariés à des jeunes filles HPLM. Si bien qu'on nous appelait la tribu et nous avions une solide réputation qu'on nous rappelait souvent : bons mariniers, mais forts en gueule ! Nous n'étions pas la seule tribu, il y en avait aussi quelques autres... Entre nous parfois, c'était pas le beau fixe. il y avait des



Le Stephenson sort de l'écluse de Carrières-sous-Poissy dans les années 1950. Les remorqueurs HPLM tractionnaient la flotte de la Compagnie, mais aussi celle de nombreux artisans.



Toue de la Compagnie HPLM.

prises de bec mais tout ça se réglait avec un petit coup !

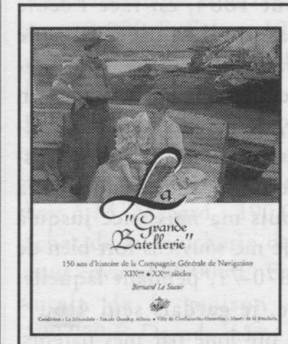
Quand on a été embauché, on connaissait déjà bien le métier car avec les parents, fallait pas chômer. Notre grand plaisir, c'était de conduire mais on devait faire les manœuvres d'éclusage et s'occuper de l'entretien du bateau et du moteur. On a eu de la chance d'aller à l'école, soit en pension, soit chez des amis ou parents d'à-terre. Pendant les vacances, les bateaux des parents étaient souvent ensemble et on se retrouvait tous. Dans les bachots on faisait des courses à la godille. La natation faisait toujours la grande joie des gamins et des gamines. C'était aussi pour nous l'occasion de jouer au ballon et aussi de faire de fabuleuses collations ! A ce moment-là, il n'y avait pas de clan entre artisans et mariniers HPLM.

Plus tard, dès qu'on le pouvait lors d'une escale, on fréquentait les cinémas et les bals. Il y en avait de fameux, la Civette ou chez Maria à Conflans, chez Jean-Jacques à Janville, à la Gare d'Eau à Béthune… On ne peut pas tous les citer car il y en avait un peu partout. Après, on se réunissait dans le logement d'un bateau autour du premier phonographe. On se faisait des blagues, on jouait et surtout, on chantait. Les parents se joignaient souvent à nous. C'est là que naissaient les flirts entre les jeunes HPLM et quelquefois, ça finissait par un mariage. Les rencontres au bassin de l'Arsenal étaient attendues. On avait le temps pendant la réparation du moteur ou autres travaux d'entretien du bateau. Un autre grand lieu de rencontre, c'était le passage des voûtes de Lesdins, sur le canal de Saint-Quentin. Il y avait deux passages par jour pour tous les bateaux. Une trentaine de tractionnés ou d'automoteurs étaitent tirés ici par un toueur qui se servait d'une chaîne noyée au fond du canal. Et là, il y avait une très forte tradition. On profitait de ce moment pour se rassembler sur un bateau pour faire des crêpes ou des beignets. Il y avait toujours un accordéoniste dans le lot, et avec la résonnance du souterrain, tout le monde en profitait. C'était d'ailleurs pareil quand il y avait des scènes de ménage !

Pour l'affrètement, dans chaque centre, il y avait un agent de la Compagnie qui s'en occupait. On lui demandait de pouvoir aller ici ou là, mais on n'avait pas toujours la direction espérée. Bien souvent, il y avait plusieurs voyages pour le même secteur qui se suivaient. A l'arrêt le soir, nous nous arrangions pour nous retrouver et être réunis. Les marchandises transportées variaient selon les régions mais nous avions surtout du charbon, du sucre, des céréales… Après guerre, il n'y avait plus de service régulier, et j'ai fait des voyages dans toutes les régions.

Pour chaque voyage, nous devions remplir notre journal de bord. C'était un cahier sur lequel on notait les heures de départ, d'arrivée et les destinations. Régulièrement, on transmettait à Paris ce journal par l'intermédiaire d'un agent de la compagnie et là, il calculait le temps de travail et établissait notre salaire. On touchait un fixe auquel il fallait ajouter de nombreuses primes : primes kilométriques, primes de dépaysement quand nous allions à l'étranger… et heures supplémentaires. Nous avions aussi un carnet personnel sur lequel on notait les acomptes qu'on nous versait dans les agences. C'est là qu'à la fin du mois, on nous donnait nos salaires.

J'ai quitté la compagnie quand Sanara a repris. C'était plus pareil, il n'y avait plus la même ambiance ni dans les bureaux, ni parmi les mariniers."



La "Grande Batellerie" : 150 ans d'histoire de la Compagnie Générale de Navigation H P L M XIXème-XXème siècles est disponible aux Editions de la Mirandolle BP 101, Pont Saint-Esprit, 1996, 164 pages, 195 F.

Les photos illustrant cet article sont tirées de cet ouvrage.



Marinière HPLM posant devant son logement. La Compagnie a longtemps privilégié les bâches qu'elle fabriquait par rapport aux écoutillles.

POUR MES DESCENDANTS

Un instituteur du temps de la laïcisation



Ancienne maison d'école en 1890.

"Pour mes descendants" avait écrit en 1951 cet ancien instituteur âgé de 86 ans dans un cahier avant de résumer ce que fut son existence.

C'est ce témoignage, celui de son arrière-grand-père, décédé à 94 ans à Lapalisse dans l'Allier, que Mme Claire Edelist a bien voulu faire partager aux lecteurs de Gavroche. On y découvre la vie des instituteurs au temps de la laïcisation "au milieu d'une excellente population" et l'illustration de la réussite sociale de l'auteur pour reprendre la belle expression que vous retrouverez en lisant ce condensé de vie.

Né à Châtelus (Allier) le 29 août 1864, en face l'école maternelle (devenue le "musée de l'école" après fermeture de la classe unique en 1992 ou 1993), de parents petits-agriculteurs exploitants (environ 7 ha) mon existence a été celle de tous les enfants de la campagne, depuis ma naissance jusqu'à l'âge de 9 ans. Je me souviens fort bien de la guerre de 1870-71, pendant laquelle, bien que jeune, je gardais seul 4 ou 5 vaches dans un pré loué par mes parents, chez Faire, en bordure du chemin de Châtelus à la gare d'Arfeuilles, avec un "cabrion" et un morceau de pain pour mon repas de midi ; d'un déraillement de soldats au pont Mérard ; de mon école près du cimetière, vers la Tour, et de l'ancienne prison où j'allais jouer avec les Colte, nos petits-cousins, etc…

A 9 ans, je suivis mes parents, chez Barret, de St-Pierre-Laval dans la part de propriété de ma mère (12 hectares) criblée de 5 000 F de dettes faites par son père brave homme, mais ivrogne, qui avec 5 parts semblables, faisait chaque année 1 000 F de dettes de plus. Grâce à des privations sérieuses, mes parents arrivèrent à payer leurs dettes en 6 ou 7 ans. A l'âge de 10 ans, revenant de l'école vers midi avec mon frère Louis qui avait 6 ans, ce dernier se fait écraser imprudemment par un char de choux de mon père. Ce fut un accident terrible dont mes parents ne se consolèrent jamais. Il mourut sur le seuil de la maisonnette du garde-barrière chez Lallias. Je restais seul avec mon plus jeune frère qui avait un an et demi.

Ensuite, un oncle à mon père ayant fait donation à son décès d'une propriété qu'il avait au village Brière, d'Arfeuilles (à la condition qu'un de ses neveux serait admis gratuitement) à un confrérie de curés domiciliée à Groves, à 2 km de Villefranche-sur-Rouergue, ce fut moi qui en bénéficia, de 11 ans à 13 ans. Là j'étais considéré comme un souffre-douleur, puisque ne payant pas ; j'avais les livres les plus usagés et servais la messe de la plupart des prêtres. Je revins en vacances après 2 ans. Sur ces entrefaites, l'oncle donateur mourut, la congrégation vendit sa propriété et refusa de me reprendre gratuitement. Je rentrai donc chez mes parents, mais le peu de latin que j'avais appris me fut bien utile dans la suite, pour l'étude du français.

De 13 ans à 17 ans, je me mis à cultiver la terre avec mon père et fis les labours, les fenaisons, les moissons, les battages, les semailles. Un jour, ayant fait une grossière erreur de calcul, mon père se fâcha et m'obligea à retourner à l'école 2 mois d'hiver, en 1879 à St-Pierre-Laval. Deux ans après, sur ma demande, je priai mon père de me mettre en pension à Lapalisse chez M. Dumont. Les semailles terminées, en novembre 1881 il accepta, et c'est là, en 7 mois, de novembre à juillet, que je préparai le concours d'entrée à l'école normale de Moulins, où sur 83 candidats pour 28 places, je fus reçu 8e place obtenue un peu par miracle. De 1882 à 1889, je suivis les cours tant bien que mal, ayant beaucoup de peine à concurrencer mes camarades qui n'avaient pas eu comme moi, cette lacune de 4 ans dans leurs études. Au brevet supérieur, en 89, sept candidats furent admis sur 25. Notre 1er (Lafay) avait échoué, comme moi. Je révisai mon programme pendant mes vacances, tout en aidant mon père aux travaux des champs, et fus reçu à la session d'octobre.

Nommé instituteur adjoint aux Mines de Bert avec 102 élèves à moi seul, et 99 F par mois (49 F de pension) je demandai mon changement en raison des communications trop difficiles. Je fus nommé à Lusigny avec une classe aussi chargée. Là, par suite d'une idée bizarre (changement de méthode avec ce que faisait mon prédécesseur) je fus repéré par mon Inspecteur, qui me proposa un poste à Moulins, précisément chez M. Dumont, mon ancien maître de Lapalisse qui avait été nommé directeur à Moulins depuis deux ans. Je fis la 3e classe sur cinq à des élèves de 8 à 9 ans, et avec une moyenne de 50 élèves. Un an plus tard je me mariai, en 1887, et ma femme fut nommée adjointe dans une école maternelle de Moulins, poste moins pénible que celui qu'elle avait auparavant à St-Germain-des-Fossés. C'est là que je pris mon frère avec nous. Il avait 14 à 15 ans, et fit de brillantes études à l'école primaire supérieure (2 fois prix d'excellence), eut mon camarade Hugon comme maître et entra à l'Ecole normale de la Loire.

Par suite de surmenage (CAP pour ma femme), études de mon frère, classe chargée avec étude dans celle du Patron, je devins très malade sans jamais vouloir prendre de congés, et aux vacances de 1889, l'inspecteur proposa à ma femme d'être nommée institutrice et me conseilla d'aller à la campagne pour ma santé. Nous fûmes nommés à Treteau : elle institutrice et moi adjoint. Elle eut beaucoup à faire, puisque c'était une laïcisation et malgré sa tolérance et sa douceur, elle eut à compter

avec le curé (Poisin) qualifiant son école "d'école du diable", en pleine chaire en sa présence devant les bourgeois du pays. Elle fut 3 jours sans élève et 2 ans plus tard, elle en avait 38 et avait la 1ère du canton au certificat d'études, à Jaligny. C'était un triomphe pour l'époque. En 1891, nous obtenions St-Gérard-le-Puy, plus près de chez nous, postes plus chargés. C'est pendant ce séjour que mon père mourut à la suite d'un refroidissement. Mon frère, sorti n°1 de l'Ecole normale, était instituteur adjoint à St-Martin-d'Estray à 3 km de ma mère, restée provisoirement dans notre petite propriété. C'est l'année suivante que mon frère fut reçu n° 2 à Grignon sur plus de 600 candidats aux 3 écoles nationales d'agriculture.

En avril 1893 nous fûmes nommés à Deux-Chaises, moi comme directeur, ma femme comme adjointe puisqu'il n'y avait pas encore d'école publique de filles. Renée, née à Moulins, avait 5 ans et demi. J'étais secrétaire de mairie, et le maire habitant souvent Paris, je le secondais de mon mieux. Nous étions au milieu d'une excellente population, avec des enfants bien disposés, et, malgré mes lourdes occupations, nous étions très heureux. Le seul inconvénient était la difficulté des communications.

En 1898, ma femme fut nommée à l'école de filles (encore une laïcisation), mais ce fut moins dur qu'à Treteau, parce que la population nous connaissait déjà bien et nous lui étions sympathiques grâce à notre simplicité, à notre complaisance pour les gens qui d'ailleurs le méritaient bien. Nous n'avions que des amis dans cette commune.

J'obtins, en moins de douze ans, des résultats importants. En juin 1904, j'eus 12 élèves reçus au certificat d'études, sur 12 présentés, dont les 4 premiers du canton. A la suite d'une inspection très élogieuse de M. Bee, inspecteur à Moulins, et sur la demande de mon ancien camarade et collègue Hugon, je fus nommé directeur de l'Ecole de Lapalisse, et ma femme adjointe à l'école de filles d'abord, puis à l'école des garçons. Selon le désir de mon ami Hugon, je travaillai ferme avec le désir de faire créer à mon école, un cours complémentaire. Il fallait 29 élèves au moins fréquentant l'école et pourvus du certificat d'études. J'en avais 8 au début seulement. Chaque année, j'avais une moyenne de 16 à 19 élèves reçus. Après bien des efforts, l'école libre périclitait et la mienne prenait de l'extension. Enfin, en octobre 1910, le cours en question était créé et au lieu de 3 classes en 1904, j'en avais 5. Ma femme faisait la classe des petits, et moi je préparais les jeunes gens au brevet, aux Postes, à l'école normale. Je fis ce travail très pénible pendant 4 ans, et, fatigué de la gorge et des intestins, j'obtins une retraite proportionnelle en juillet 1913. Ma femme, fatiguée, l'avait obtenue 2 ans auparavant.

C'est alors que j'entrai au Casino de Vichy comme comptable des Jeux jusqu'en 1939, sauf de 1914 à 1919 où je fus rappelé à faire un cours à l'école Carnot de Vichy, ce qui ne me fut jamais compté pour ma retraite. Au Casino, j'avais un travail méticuleux, mais précis, et de charmants patrons. Nous nous installions en meublé, du 1er mai au 16 octobre, habitant soit Bellerive (6 ans), soit Lapalisse, de 1919 à 1935. J'étais en même temps adjoint au maire de Lapalisse, m'occupant des travaux de la ville et tout spécialement de l'entretien des chemins de la commune.

Réalisations

Durant nos 63 ans de mariage, et grâce à notre vie de stricte économie, bien qu'avec des traitements de famine, nous avons réalisé des quantités d'améliorations importantes, que je vais énumérer autant que possible dans leur ordre chronologique.

Après la vente, par moitié avec mon frère, de la petite propriété de nos parents à Châtelus ou à St-Pierre-Laval, en 1890, nous avons eu, pour notre part, la maman et moi, environ 15 000 F. Nous avons acheté, au Fégeard le verger et la terre sur la route (environ 4 000 F) et avons placé le reste. En 1902, nous avons fait construire la maison du Fégeard, soit environ 10 000 F, en prenant le bois de charpente dans le pré de la Molle. En 1910, nous avons acheté la 1ère partie 24 ha du domaine Boutomat, environ 60 000 F, y compris la toiture à paille de la grange remplacée par une toiture à tuiles avec surélèvement des murs. Puis ce fut le hangar à bois à la grange 3 000 F. En 1913, ce fut la construction, au Fégeard de l'écurie des vaches, environ 5 000 F, puis l'achat, un peu plus tard de la maison et du jardin de Fontainebleau, où nous avons fourni environ 50 000 F aux Martinet.

En 1920, ce fut la construction de la porcherie du Fégeart, qui a coûté environ 14 000 F. Et l'aide à nos voisins, pour leur maison ou leur bel appartement, environ 50 000 F comme pour les Martinet. Puis ce fut l'achat du pré et de la terre Brenal, environ 10 000 F. Et, en 1920, ce fut la 2e acquisition Boutonnat : 8 har de la terre de la Jarry, 32 000 F environ.

En 1930, construction d'un hangar métallique à Boutomat : 3 000 F. En 1935, achat de l'enclos et de la maison de Lapalisse à M. Ménard : 190 000 F. En 1936, achat de la boucherie de Bel Air (5 ha) pour environ 36 000 F. En 1942, réfection totale de la maison de Boutomat, 100 000 F. Dans la même année, construction du hangar adossé à la maison du Fégeard, pour 19 000 F.

De 1946 à 1950, les sommes distribuées à nos enfants ou petits-enfants s'élèvent au bas mot à 450 000 F.

Pour réfection toiture du bâtiment du métayer au Fégeard : 45 000 F.

Pour frais du décès de maman Palisse ou droits de succession, environ 100 000 F.

Pour frais d'aménagement à la maison de Lapalisse, en 2 appartements : 120 000 F.

Total des sommes dépensées avant 1940 : 427 000.

Ces 427 000, au coefficient 5 seulement représenteraient actuellement 2 135 000.

Total des dépenses de 1940 à 1950 : 845 000

Total au minimum : 2 980 000.

Soit près de 3 millions de notre monnaie actuelle.

J'estime que toutes ces réalisations et dons représentent un effort extraordinaire avec, au début, des traitements de famine.

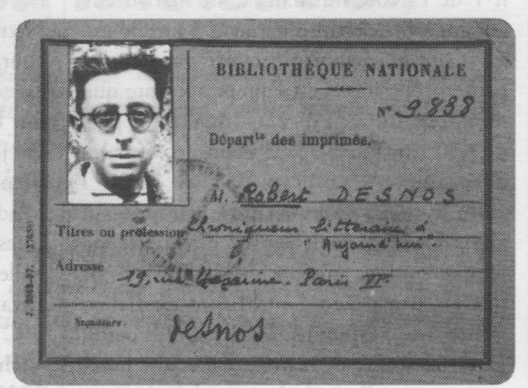
Vapolisse, le 12 avril 1951

Témoignage transmis par Mme Claire Edelist, arrière petite fille de l'auteur.

Cantine d'une école rurale en 1900

Le poète et le cordonnier souteneur assassin

En cette année 2000 on célèbre le centenaire de la naissance de Robert Desnos, poète mort le 8 juin 1945 au camp de Theresienstadt (Terezin, en Tchécoslovaquie). De nombreuses manifestations ont, dès l'année dernière, salué la mémoire de cet amoureux des mots. Le plus cocasse est que Desnos a eu maille à partir avec la police... 55 ans après sa mort. Le préfet de police de Paris a en effet cru devoir interdire un concert de rue qui devait avoir lieu à Saint-Germain-des-Prés, sous prétexte des "nuisances" qui pourraient en découler pour les riverains et surtout par souci de ne pas créer un "précédent dont ne manqueraient pas de se prévaloir d'autres demandeurs" (voir Le Canard enchaîné, 24 novembre 1999). Circulez ! Il n'y a rien à entendre !


1493
SYNDICAT DES JOURNALISTES
30, RUE LOUIS-LE-GRAND, PARIS
1927
CARTE DE SOCIÉTAIRE
M. Robert Desnos
Membre participant
Le Titulaire. Le Conseil d'Administration.
Desnos Georges Bourdon

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
N° 9888
Départ^t des imprimés.
M. Robert DESNOS
Titres ou profession Chroniqueur littéraire à "Aujourd'hui"
Adresse 19, rue Mazarine. Paris VIe
Signature Desnos

Quelques semaines plus tard, en ce début d'année, les détenus de Fleury-Mérogis, vraisemblablement plus sensibles à la poésie et à la musique que notre préfet, ont décidé de baptiser leur bibliothèque : "Robert-Desnos".

Qu'un préfet soit peu enclin à apprécier la poésie de Desnos n'étonne personne. D'autant que Desnos a introduit dans sa poésie et ses textes un personnage bien propre à hérisser le poil d'un haut fonctionnaire d'État : Jacques Liabeuf.

Voici ce qu'il écrit au sujet de ce mystérieux personnage dans "Le Mystère d'Abraham Juif" (*Documents*, octobre 1929, repris dans Robert Desnos, *Œuvres*, Quarto, Gallimard, pp. 453) :

"(...) La rue Aubry-le-Boucher est hantée par l'ombre sanglante de Liabeuf... Je ne crois pas que ce soit un coup de dés aveugle, ou alors donnons à la chance les attributs suprêmes, qui réunit dans un si petit espace, sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle, Abraham le Juif, Nicolas Flamel, Madame Pernelle, les nymphes de Jean Goujon, Gérard de Nerval et Liabeuf. Il faut avoir vécu dans ce quartier de Paris pour éprouver l'odeur sulfureuse de sortilège qui monte de ses rues et de ses ruisseaux fangeux. J'ai vécu dix ans, de l'extrême enfance à l'adolescence, dans la maison qui fait le coin des rues Saint-Martin et des Lombards."

et plus loin :

"J'ai passé rue Aubry-le-Boucher le jour même ou Liabeuf inscrivit son nom en capitales rouges dans le souvenir des hommes..."

Enfant, Desnos avait été très impressionné par les "exploits" de Liabeuf. À tel point qu'en 1936, il l'évoque encore dans son poème *Quartier Saint-Merri* (1) :

(...)
Liabeuf ou son fantôme maudissait les menteurs
Du côté de la rue Aubry-le-Boucher.

Et à nouveau en 1944 dans "Rue Aubry-le-Boucher (en démolition)" paru dans le recueil *À la caille* (2) :

On peut te maquiller de béton et de fer
On peut virer ton blaze et dégommer ta dèche
Ton casier judiciaire aura toujours en flèche
Liabeuf qui fit risette un matin à Deibler.

Mais qui était donc ce fameux Liabeuf ? Les souvenirs de Gaston Faralicq (3) qui termina sa carrière de policier comme Commissaire divisionnaire, nous éclairent sur ce guillotiné du début du siècle (chapitre XXII, pp. 182-189).

Ouvrier cordonnier, Jacques Liabeuf fut condamné par le tribunal correctionnel de Paris à trois ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour pour vagabondage spécial, condamnation qui venait après deux précédentes condamnations pour vol. Ce "familier des bars louches de la rue Quincampoix et de la rue Aubry-le-Boucher" était, par ailleurs, souteneur.

Sa peine terminée, Liabeuf revint à Paris pour se venger de deux gardiens de la paix du IVe arrondissement qui l'avaient fait condamner. Reconnu, arrêté à nouveau, Liabeuf est condamné à un mois de prison. Libéré, il s'embauche chez un cordonnier du quartier avec toujours la volonté de se venger. Il fabrique des brassards en cuir hérissés de pointes, pour ses avant-bras. Un jour il s'arme d'un tranchet et d'un revolver et part à la recherche des gardiens.

"C'était le 8 janvier 1910, écrit Gaston Faralicq. Pendant plusieurs heures (...), il parcourut les voies du quatrième arrondissement où il pensait devoir les rencontrer, puis de guerre lasse, il échoua avec son ancienne amie Marcelle Pigeon, trouvée sur sa route, au bar du n° 12 de la rue Aubry-le-Boucher. Mais il avait été vu et suivi par deux gardiens en bourgeois (...). Ils étaient là au coin de la rue, prêts à sauter sur lui. Prévenu, Liabeuf n'attendit pas et marcha tranquillement à leur rencontre...

"Le premier qui le saisit aux poignets avec force hurla de douleur. Il était littéralement crucifié et pendant ce temps Liabeuf le martelait à coups de crosse de revolver. Son camarade ayant vu, impuissant, appela au secours. Des gardiens de la paix accoururent, sabre haut, au moment où le blessé réussissait à dégager sa main sanglante. Liabeuf sort alors son tranchet, bataille, recule, fuit et se réfugie dans un escalier étroit et obscur du n° 4 de la rue Aubry-le-Boucher, où maintenant, revolver au poing, il attend.

"(...) Pour parvenir jusqu'à lui, les poursuivants sont obligés de franchir un à un la petite porte. Liabeuf tire, à bout portant, comme à la cible. Le gardien Célestin Deray tombe mort, et d'autres s'affaissent grièvement blessés. Enfin il s'arrête car ses munitions sont épuisées, on l'assomme, on le maîtrise, la tragédie est terminée."

À l'issue de son procès, Liabeuf est condamné à mort. Les socialistes — en

premier lieu Gustave Hervé, le directeur de *La Guerre sociale* — et les anarchistes s'emparent de "l'affaire Liabeuf". Dans *La Guerre sociale* des 12-18 janvier 1910, Gustave Hervé fait l'apologie des actes de Liabeuf : "Je trouve que dans notre siècle d'aveulis et d'avachis [Liabeuf] a donné une belle leçon d'énergie…" Propos qui lui valent des poursuites pour "provocations au meurtre et apologie de crime". Son procès a lieu le 22 février 1910, et Hervé est condamné à 4 ans de prison et 1 000 francs d'amende. Emprisonné à la Santé dès mars, c'est de sa cellule qu'il suit l'exécution de Liabeuf (4).

Le 30 juin 1910, le pourvoi de Liabeuf est rejeté et son exécution fixée au 1er juillet. L'agitation ne cesse pas pour autant et la police soupçonne certains groupes de vouloir kidnapper la guillotine ! *La Guerre sociale* sort une édition spéciale appelant à empêcher l'exécution.

"La guillotine, raconte Faralicq, « était garée sur le onzième arrondissement, dans une modeste remise de la rue de la Folie-Regnault qui débouche rue de la Roquette… Je reçus des renforts importants, un escadron de la Garde, un bataillon de cyclistes. L'affaire paraissait sérieuse. Avec de tels effectifs, toutefois, je pouvais défier toute attaque. L'équipage était une pauvre carriole, genre voiture de déménagement, traîné par un cheval efflanqué et poussif au poil blanc pisseux, ironiquement surnommé "Fend l'Air". Les "bois" arrimés et la double porte du fond fermée, les aides, de rudes travailleurs vêtus comme les ouvriers charpentiers, montèrent sur la banquette de l'avant et hue Cocotte ! l'attelage s'ébranla.

« Il était deux heures du matin… »

Par une nuit obscure, le sinistre équipage et son escorte empruntent le boulevard Voltaire, traversent la place de la Nation, s'engagent boulevard Diderot, rejoignent le pont d'Austerlitz, les boulevards Saint-Marcel puis Arago jusqu'à la prison.

"Fend l'Air allait au pas, uniquement au pas, on m'avait prévenu. Notre allure était donc lente et prudente. On fouillait les coins d'ombre, on scrutait les carrefours. Mais les rues étaient désertes et obscures, les maisons hermétiquement closes. Personne ne semblait se soucier de guetter ou même de contempler notre cortège étrange dont la marche silencieuse n'était troublée que par le heurt des fourreaux de sabre sur les étriers et le sourd martèlement des sabots sur les pavés de bois.



"Nous ne fîmes aucune mauvaise rencontre…"

Au petit jour, la machine arrive boulevard Arago près de la Santé.

"À peine descendus, les aides s'étaient déjà mis à la besogne, éclairés par quelques pâles lanternes. L'un d'eux, qui paraissait le chef, mesura le sol, compta des pas. Les autres descendaient des bouts de bois, au hasard, sans ordre apparent, mais sur un geste de l'arpenteur, ils les alignèrent sur le sol. Cela prit de suite figure. Puis tout d'un coup, ils les dressèrent, les plantèrent et les clouèrent à grands coups de maillet. (…) Le contremaître s'était reculé et d'un geste, ou d'un mot prononcé à voix basse corrigeait un détail, rectifiant l'alignement. À ce moment, un inconnu apparaît, se glisse sans bruit et frappe discrètement sur son épaule… C'est Anatole Deibler (…).

"Sous ses yeux attentifs, l'opération se poursuit. Voici un panier immense, des sacs de sciure qu'on éventre, des barrières qu'on pose de chaque côté, et enfin une lame triangulaire que l'on extrait d'une gaine soignée comme celle d'un instrument à musique et qui aussitôt mise en place glisse, brillante comme un éclair dans les rainures parallèles. La machine fonctionne. (…)

"Lorsque tout est en place, « une vive clameur retentit du côté de la rue Saint-Jacques. Ce sont les manifestants dont le nombre grossit à vue d'œil qui crient : "Vive Liabeuf !" (…)

Le tumulte semble grandir, les renforts se précipitent, les chevaux galopent, des détonations sèches et précipitées retentissent, des civières passent emportant des blessés dont l'un, l'inspecteur Moulis, devait quelque temps après mourir… Les manifestants rassemblés par Hervé sous ses fenêtres sont refoulés vers le Lion de Belfort. (…)"

À cinq heures, une voiture tirée par Fend l'Air amène le condamné. Deux aides de Deibler apportent un escalier de bois à l'arrière. Liabeuf repousse l'aumônier présent.

"(…) Une chemise largement échancrée, une tête mafflue et ébouriffée, sur un cou puissant et musculeux où saillent les carotides, une nuque rasée qui s'offre, des yeux qui après avoir clignoté à la lumière du jour soudainement révélée, cherchent, c'est Liabeuf. Deux hommes en noir l'encadrent et guident sa marche vacillante, car il est entravé comme une bête à l'abattoir et a les mains liées derrière le dos, ce qui a pour effet de faire ployer sa puissante échine et de projeter en avant sa face contractée.

"Arrivé au sol, brusquement face à droite. C'est là ! Il voit enfin et recule, mais d'une vigoureuse poussée les aides l'entraînent pour le faire basculer sur la planche fatale.

"Alors, pendant les ultimes secondes qui précèdent sa chute, il gronde et d'une voix rauque qui traduit à la fois sa fureur et son impuissance, il crie : "Vive l'anarchie ! Mort aux va… !" Le couteau qui tombe comme un éclair avec un bruit sourd tranche dans la gorge la suprême injure. Deux fusées pourpres ont jailli très loin, jusqu'aux barrières des privilégiés. Deux secondes d'un silence lourd et oppressé. C'est fini !

"On bouge, la vie renaît. Tronc et tête rassemblés dans le panier sont emportés vers le cimetière d'Ivry, sous escorte de cavaliers.

"Les aides qui ont passé leurs vêtements de travail s'empressent dans la besogne dernière, jetant avec force de grands seaux d'eau préparés d'avance sur les montants écarlates et les flaques pourpres. Le couteau soigneusement essuyé et luisant est replacé aussitôt dans son enveloppe précieuse. Et les bouts de bois démontés, étiquetés, devenus inoffensifs s'amoncellent en ordre dans la petite carriole que Fend l'Air placide va ramener de son pas tranquille vers le hangar de la Folie-Regnault."

On comprend que Robert Desnos, enfant natif du quartier des Halles et témoin de l'arrestation de Liabeuf, ait pu être impressionné par cet épisode sanglant de l'histoire de l'anarchie et qu'il en ait gardé le souvenir, un souvenir cependant magnifié où Liabeuf fait figure de héros sombre et exaltant.

J.L. PANNE

(1) *Les Portes battantes (1936)*, in R. Desnos, *Œuvres, op. cit.*, pp. 952-956.

(2) *Rue Aubry-le-Boucher (en démolition)*, in R. Desnos, *Œuvres, op. cit.*, pp. 1238.

(3) Gaston Faralicq, *Trente Ans dans les rues de Paris*, Perrin, 1934, 334 p.

(4) Voir Gilles Heuré, *Gustave Hervé. Itinéraire d'un provocateur*, La Découverte, 1997, pp. 176-181.

Retour aux sources

L'éducation spécialisée plonge ses racines pour partie dans le régime de Vichy. Avoir pour parrain, l'Etat français n'est guère anodin pour un secteur qui se veut à l'avant-garde des valeurs humanistes et démocratiques. Michel Chauvière avait été le premier à rappeler cette filiation (1). Le travail remarquable que viennent de publier les éditions érès (2) nous illustre cette étonnante réalité au travers de l'histoire de l'Institut Pédotechnique de Toulouse Saint Simon, créé en 1942 et qui existe encore aujourd'hui, même si la dénomination a changé (Institut régional de Formation aux Carrières Educatives et Sociales).

Un contexte exceptionnel

1940 : date tragique dans l'histoire de notre pays, marquée par l'effondrement de l'armée française face à l'offensive allemande. Une gigantesque débandade jette sur les routes huit à dix millions de personnes, flot que viennent grossir les réfugiés belges et luxembourgeois. C'est près de 90 000 enfants qui se retrouvent perdus, dispersés, orphelins après ce terrible exode. Le régime totalitaire qui se met alors en place ne peut rester indifférent à cette jeunesse en perdition. L'idéologie qu'il impose met en avant les valeurs de la famille. Elle préconise en outre une rénovation nationale qui passerait par la régénération des plus jeunes. Très vite se mettent en place les *"chantiers de jeunesse"* et autres *"compagnons de France"* qui tentent d'embrigader les jeunes générations. Cette conduite vient percuter certains des engagements qui s'étaient fait jour juste avant la guerre. Résultat d'une prise de conscience largement appuyée par les campagnes de presse d'Alexis Danan contre les bagnes d'enfant, certaines orientations politiques avaient alors été décidées qui démontraient une volonté de changement. La loi du 13 août 1936 imposait une modification du fonctionnement de St Maurice (celle du 12 juillet 1937 en fera de même pour St Hilaire). Il s'agissait de nommer des cadres éducateurs (en fait des instituteurs détachés) chargés à la fois de la rééducation morale, de la formation professionnelle et du maintien de la discipline.

Cette rencontre improbable et pourtant réelle, entre les défenseurs de l'enfance en difficulté et un régime oh combien basé sur l'exclusion et la répression est bien symbolisée par Pierre-Félix Lespinasse. Ce substitut général de Toulouse s'était fait remarqué avant guerre, par ses préconisations d'avant-garde. Dès 1932, il publie *"L'enfance coupable et moralement abandonnée"* dans lequel il préconise une étroite coordination entre la justice, l'instruction publique, l'assistance publique et les œuvres privées en faveur de la protection de l'enfance. Il développera beaucoup d'efforts dans ce sens dans la décennie qui suivra. C'est ce même Procureur Lespinasse qui prononcera un réquisitoire d'une stupéfiante sévérité contre Marcel Langer, chef de la brigade des FTP-MOI, en l'accusant d'être à la fois juif, communiste et étranger, obtenant qu'il soit guillotiné – en représailles la résistance l'exécutera peu de temps après –. C'est donc dans ce contexte paradoxal que va naître l'Institut Saint-Simon.

En 1942, le régime de Vichy décide de la création de structures régionales chargées d'initier et de coordonner les actions en faveur de l'enfance en difficulté : les Associations Régionales de Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence (ARSEA) qui subsisteront après guerre en adoptant une autre dénomination. Ce sont les Centre Régionaux pour les Enfants et Adolescents et Adultes Inadaptés (CREAI) qui fonctionnent encore aujourd'hui dans la plupart des régions. Le secteur de Toulouse est choisi avec un certain nombre d'autres comme sites-pilotes pour expérimenter cette action. Profitant de cette opportunité qui fournit à la fois un cadre administratif et un financement, un prêtre va lancer l'aventure de Saint Simon. L'abbé Plaquevent n'en est pas à son coup d'essai. Animé de convictions pédagogiques fortes, il a déjà tenté, alors qu'il était aumônier auprès de sœurs du Bon Pasteur, de réformer le fonctionnement de l'établissement. Face aux résistances qu'il a rencontré, il a renoncé et a créé, en 1939, sa propre structure d'accueil d'enfant à Saint-Ignan près de Saint-Gaudens. Face aux possibilités que lui offre le gouvernement de Vichy, il n'hésite guère et ouvre à Toulouse, le 15 octobre 1942 une école de cadres et le 9 janvier 1943 un établissement d'enfants, associé à cette école.

Missionnaires ou professionnels ?

L'abbé Plaquevent se fait une haute idée de la mission qui s'attache à la prise en charge des jeunes en difficulté. On est bien loin de ces garde-chiourmes en poste dans les anciens bagnes d'enfants. Il suffit pour s'en convaincre de se pencher sur les qualités morales exigées des candidats : *"amour authentique de l'enfant inéduqué ou déficient, une adaptation facile à la vie en collectivité, l'amour de l'ordre et de la propreté, un bon équilibre nerveux, une grande maturité, une riche expérience de la vie et une haute moralité, la vocation et enfin des aptitudes manuelles (...) il est essentiel que les postulants aient eu une enfance heureuse, qu'ils aient grandi entourés d'amour, afin de pouvoir en donner aux enfants dont il auront la charge"* (programme de cours publié en 1942-1943, exposé p. 127) La formation s'étend sur deux années : un an d'apport théorique, un an de stage pratique, l'un et l'autre étant largement entrelacés puisque le Centre d'observation qui est couplé à l'Ecole fonctionne en grande partie avec des élèves. De fait, le cursus d'apprentissage est à géométrie variable et va de deux mois à deux ans effectifs, en s'adaptant à chaque élève. L'effectif de la promotion 1942/1943 est de 42 élèves. En 1946, la volonté d'individualiser le plus possible la formation amène l'école à limiter à 12 le nombre d'inscriptions.

Les débuts de Saint Simon sont largement imprégnés par la perspective religieuse de l'Abbé. Si les cours qu'il est quasiment seul à assurer, avec la participation toutefois de son collaborateur le Docteur Mathis, s'inspirent des méthodes d'éducation active dont il est un partisan passionné, la morale catholique est cependant au cœur de son enseignement. Le programme est essentiellement fondé sur la connaissance de l'enfant et l'action pédagogique, mais la notation des élèves est fondée sur les vertus théologiques : bienveillance, mansuétude, esprit de service... !

La conviction de l'Abbé est bien que l'éducateur doit s'engager dans un don total

de soi. Il travaille 7 jours sur 7, 24 heures sur 24. Aborder la question du salaire, des conditions de travail ou des vacances constituent pour lui un indice qu'on n'est pas sur la seule logique qui compte pour lui : celle de la vocation. Il ne veut pas entendre parler de professionnalisation, ni d'ailleurs de diplôme ou d'attestation qui n'ont pour lui aucune signification. Il considère que le processus de formation n'est jamais terminé puisqu'il y a toujours à apprendre. L'Abbé Plaquevent pensera à un moment fonder un ordre religieux qui viendrait poser les bases de l'engagement tel qu'il l'imagine au service de l'enfance en difficulté. Mais, ce projet n'aboutira jamais. Cette perspective donne néanmoins une idée de ses conceptions.

Le Centre d'Observation

Le Centre d'Observation créé trois mois à peine après l'Ecole des cadres fonctionne au départ exclusivement avec les élèves. Sur 76 personnels employés entre 1942 et 1950, 24 seulement possèdent un diplôme. L'établissement applique des conceptions très en vogue dans les années 40/50 : la nécessité d'étudier de près l'enfant afin de cerner au mieux sa problématique et de répondre au plus près à ses besoins. La loi du 27 juillet 1942 pose comme principe la connaissance préalable du sujet devant déboucher sur un triage des enfants selon leur problématique et leur orientation en conséquence. Cette volonté d'observation est poussée à l'extrême au travers du système des rotondes qui s'inspire du Panopticon de Bentham appliqué dans beaucoup de prisons (à la différence essentielle que le premier est là pour voir et le second pour surveiller). Des bâtiments sont construits de telle façon que toutes les pièces sont disposées autour d'une cabine centrale vitrée. L'adulte qui s'y trouve, peut ainsi étudier les moindres faits et gestes de l'enfant que celui-ci soit en classe, au réfectoire, dans sa chambre et même aux toilettes dont les portes ne ferment qu'à mi-hauteur ! Cette observation de tous les instants, (qui n'est pas tout à fait étrangère au souci d'éviter aussi la masturbation) sera complétée par un système de fiches (plus tard ce seront des cahiers) remplies au quotidien, décrivant les comportements et propos de chaque enfant. Ce document était relevé chaque jour par l'Abbé qui l'annotait en inscrivant en marge tant ses commentaires que ses directives. Après guerre, se mettront en place les dispositifs classiques, encore en vigueur aujourd'hui des rapports d'observation, rapports psychiatriques, réunion de synthèses... Les enfants sont regroupés en petites unités appelés *"petites familles"* afin de les placer dans des conditions se rapprochant le plus possible de la normalité. Le Centre d'observation est avant tout un lieu de passage. Au gré des années le nombre des admis va évoluer : 113 en 1943, 46 en 1944, 96 en 1945, 69 en 1946...). Il en va de même pour la moyenne de durée de séjour qui va petit à petit s'accroître, conséquence des difficulté de réorientation : 58 jours en 1943, 86 ne 1944, 105 en 1945 et 197 en 1946. La composition du groupe d'enfants a toujours été mixte avec une nette prédominance pour les garçons. Les conditions particulièrement difficiles de la guerre et de l'après-guerre ne seront pas sans poser des problèmes quotidiens d'intendance. Cela se passe tout d'abord au niveau de la nourriture, la sous-alimentation touchant tant les enfants que le personnel. Mais, c'est aussi le cas pour l'hygiène : *"nous n'avions aucune douche, aucune salle de bain, et je me souviens que nous passions tous les gosses dans le lavoir avec de l'eau chaude"* explique un éducateur de l'époque. *"Le bain du samedi se faisait dans un grand cuveau à cinq ou six à tour de rôle. On faisait chauffer l'eau. Deux serviettes pour six. On a eu des poux toute l'année."* raconte un autre.

Le relais

En février 1947, une crise éclate. L'Abbé Plaquevent confronté à un cas de pédophilie au sein de son personnel minimise la gravité des faits et maintient l'éducateur dans ses fonctions. Le Conseil d'administration de l'école, déjà irrité par les pratiques de toute puissance de l'Abbé, lui reproche d'avoir réglé la situation sans lui en référer. Il décide, à l'unanimité, de le démettre de ses fonctions à la tête de l'Institut. Maintenu dans une place de *"conseiller technique"*, l'Abbé disparaît en fait de la vie de l'Institut. Il sera remplacé par le docteur Chaurand qui prenant la suite d'une période largement dominée par la notion de sacerdoce et d'amour-vocation, marquera son passage par une orientation vers la professionnalisation et la technicité.

En réunissant en son sein le volet formation théorique et formation pratique, en permettant aux élèves-éducateurs d'appliquer en son sein les conceptions inspirées des sciences humaines et de la pédagogie active, l'institut pédotechnique Saint Simon des années 40 a posé l'essentiel des questions qui seront par la suite au centre des deux institutions phares d'un secteur encore mal situé aux confins de l'éducation, de l'assistance, de la justice et de la médecine : les centres d'observation et les centres de formation.

Jacques Trémintin

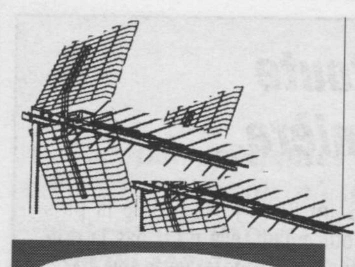
(1) *"Enfance inadaptée : l'héritage de Vichy"* Michel Chauvière, éditions ouvrières, 1980.

(2) *"L'enfance en difficulté dans la France des années 40 - L'exemple de Toulouse Saint-Simon"* Juliette Jover avec Maurice Capul et Patricia Timsit et all, érès, 1999, (348 p. - 150 F)

La toute première

L'Institut Pédotechnique Saint Simon est l'école la plus ancienne encore en activité. Pour autant, elle n'est pas la première. La première école d'éducateur a été ouverte, en 1932, par l'établissement Oberlin, situé à Strasbourg. Cette institution créée deux ans plus tôt reçoit de 60 à 70 garçons en danger moral, abandonnés par leurs parents ou condamnés par le tribunal pour enfant. Elle compte une école primaire et une école professionnelle. Son personnel n'est composé ni de gardiens, ni de surveillants, mais de jeunes gens de 22 à 30-35 ans qui ont déjà l'appellation d'éducateurs spécialisés et qui s'occupent chacun d'un groupe de 10 à 15 enfants réunis par âge, par niveau de conduite ou d'amendement, et ce en dehors des heures de cours ou d'atelier. Chaque enfant couche dans un petit dortoir de 4 à 9 lits maximum. Un service médical surveille la santé des pensionnaires. L'établissement est même doté d'une piscine de 8 mètres sur 12 ! Une cour d'honneur composé de six garçons et d'un éducateur est chargée de régler les difficultés disciplinaires. La nécessité de former des professionnels compétents a rendu nécessaire la création de l'école annexée à l'établissement. Deux ans d'études sont sanctionnés par l'obtention d'un diplôme. Au fur et à mesure de leur progression, les élèves passent d'un statut où ils doivent payer leur pension à une place où c'est eux qui sont rémunérés. La première promotion commencera avec 7 élèves. Contenu des études : connaissances théoriques et stages pratiques au sein de l'établissement ou dans d'autres œuvres. Un fonctionnement, qui, à près de 70 ans de distance, nous apparaît étonnant de modernité.

J.T.



CHRONIQUE
DE LA
DESINFORMATION
Jean-Jacques Ledos

PETER WATKINS : CINÉASTE MÉCONNU

"Arte" a diffusé le 27 mai dernier le film que Peter Watkins a consacré à l'évocation de la Commune de Paris.

Ce cinéaste anglais est l'un des grands de sa génération. Formé à l'école des documentaires de qualité de la BBC, le cinéma l'a boudé. *"La bataille de Culloden"* (1965), qui reconstituait un épisode de la guerre anglo-écossaise au XVIIIème siècle, était un exemple de virtuosité aussi efficace dans l'usage de la caméra que dans la pratique du montage. Mieux qu'un documentaire souvent bâclé par des reporteurs d'image, mais avec les mêmes moyens, il pratiquait la prise de vues subjective. Quelques années plus tard, *Punishment Park* dénonçait la condition des prisonniers aux États-Unis. Le plus connu de ses films, *La Bombe* (1966), montrait en reconstitution les effets de l'explosion d'une bombe atomique.

Autant de sujets qui fâchent les institutions établies. Dommage. Peter Watkins est un cinéaste à découvrir ou à redécouvrir.

FAILLITE

La soumission à la demande (qu'elles provoquent souvent) est la règle des télévisions commerciales. Il semble bien, depuis quelques temps, que l'offre ait du mal à la suivre. La ronde des animateurs-vedettes d'une antenne à l'autre traduit l'hésitation des programmateurs.

TF1 n'a pas assuré la succession d'Anne Sinclair, le dimanche soir. Dune manière générale, l'audience de la chaîne diminue et la valeur boursière du groupe dérape.

Canal Plus a bien du mal à maintenir la fidélité de l'auditoire de *Nulle part ailleurs*. Là encore, on change de tête et çà ne s'arrange pas. Les *Guignols* ont fini par lasser.

Les responsables des chaînes ont coutume de célébrer l'intelligence de l'auditoire. Les déboires récents traduisent peut-être sa lassitude à l'égard de programmes qui sont plus que vulgaires : médiocres et inconsistants. Certaines valeurs consacrées font toujours recette. En diffusant une reprise de la trilogie de Pagnol - *Marius, Fanny, César* - France 2 détrône *TF1* en soirée.

VOIX, VOIES DIVINES

Ainsi, le troisième et dernier secret confié à trois bergers portugais par la mère de Dieu, c'était la prophétie d'un assassinat du pape actuel. Elle a été révélée par celui qui en a été victime et attribue d'ailleurs son salut à la Vierge de Fatima.

Jean-Paul II est décidément un maître du "coup médiatique".

Les soi-disant "apparitions" auraient également annoncé l'avènement d'un monde sans Dieu et le choix des civilisations qu'il entraînerait. On observe que les "apparitions" se produisent toujours lorsque la chrétienté se croit menacée. Dans le cas de Fatima, elles ont été annoncées en mai 1917, au moment où la perspective d'une révolution se dessinait en Russie. Manipulation ?

On peut s'étonner de la pérennité de telles crédulités mais, après tout, des milliards de nos contemporains avalent sans états d'âme les mirages de la publicité !

MÉPRIS ET BONNE CONSCIENCE

Chacun sait, en parcourant les programmes de télévision, telles les sujets historiques constitués de documents cinématographiques quand c'est possible, qu'il existe de bonnes émissions.

Elles sont diffusées selon une logique commerciale. Elles ne font pas d'audience. Leur qualité, l'exigence d'une culture ou d'une concentration qu'elles requièrent en excluent ceux qui n'attendent du petit écran que le soi-disant divertissement, avant d'aller se coucher. Il y a dans cette attitude, un double mépris : les "jeux du cirque" comme jadis les "circenses" pour la masse, la contrainte des heures tardives pour les autres. Cette démarche est irréprochable pour un commerçant qui a le devoir de trouver sa clientèle. Le souci d'instruire ou de cultiver serait)il une forme archaïque de civisme ?

La télévision de service public en situation de monopole, dont on n'oublie pas la soumission aux pouvoirs pour ce qui concerne l'information, ou plutôt la désinformation, avait au moins, en dehors de ce domaine réservé, l'ambition de donner à connaître des œuvres de qualité et d'exclure une démagogie fondée sur le mépris.

RÉPRESSION AVEUGLE

Deux cas de détresse médiatique.

Pour avoir eu l'ambition de maintenir une émission de qualité, à une heure de grande écoute, le dimanche, sur TF1, une journaliste compétente et, semble-t-il à distance, honnête, Ruth Elkrieff est virée, parce que son audience est passée sous celle de son concurrent à la même heure, Michel Drucker.

Philippe Bouvard dont la soumission à la mesure d'audience n'a jamais reculé devant les compromissions de la démagogie, est viré de RTL, parce que l'attention que lui porte le bassin d'audience franchouillard populaire a baissé. Après un baroud d'honneur, il a retrouvé, dans les plus brefs délais, un micro dans une émission de France-Inter, qui a aussi, ses faiblesses.

On regrette le sort réservé à Ruth Elkrieff.

SOUMISSION À L'AIR DU TEMPS

La critique du capitalisme - ou plutôt, le libéralisme - est discrète tant le consensus - ou peut-être, la soumission à des réalités qu'on ne sait pas affronter ? - semble s'imposer.

Un article du *"Monde diplomatique"* analysait, en mai dernier, la soumission des journalistes à un ordre imposé par la hiérarchie d'une presse, majoritairement tenue par des actionnaires soucieux d'entretenir le modèle de société qui assure leur prospérité *. La discipline est dans ce cas, moins acquise par une adhésion au modèle de société dit "libéral" qu'à l'un de ses effets : la précarité de l'emploi. L'auteur de l'article, Alain Accardo, insiste sur l'honnêteté des journalistes qui préféreraient, dans la grande majorité, dire la vérité.

C'est cette retenue dans la critique du capitalisme qui sert de fil conducteur à un livre récemment publié, *"Le nouvel esprit du capitalisme"* **. Les auteurs Luc Boltanski et Ève Chiapello, soulignent la modestie de la contestation alors que *« les opérateurs financiers ont dans le même temps retrouvé "une liberté d'action qu'ils ne connaissaient plus depuis 1929 et parfois même depuis le xixe siècle ***" »*.

* "La liberté de faire comme on doit. Derrière la subjectivité des journalistes" par Alain Accardo.
** NRF Essais Gallimard, 1999.
*** Citation de "La mondialisation du capital" par François Chesnais (Syros, Paris, 1994).

JAZZOPHILES

Les moins jeunes ont conservé le souvenir des émissions *Jazz Panorama* qu'Hugues Panassié a animées de 1946 à 1968 sur Paris-Inter la station de variétés de la RTF.

Sa collection personnelle de disques et ses archives qui comprennent, outre ses textes de présentation, des revues, française comme *Jazz Tango* et étrangères comme *Down Beat* ou *Melody Maker*, entre autres ont fait l'objet d'une donation à la *Discothèque municipale de Villefranche de Rouergue* *.

Une autre donation léguée par Jean Mansion, que les amateurs de jazz ont bien connu, complète la précédente.

L'AJAR - *Association Jazz Animation Rouergue* - a réédité et commercialise certains enregistrements de la collection Panassié, en particulier, une *"Petite histoire du jazz"* - une évocation des grands interprètes de 1923 à la naissance du be-bop ou encore - divers repiquages de *V-Discs*

A la même époque, les jazzophiles ne manquaient pas, non plus, d'écouter *"Jazz en liberté"* voire *"Fleuve profond"* présentées par un américain qui avait choisi de vivre en France, Sim Copans. Sa discothèque et ses archives ont fait l'objet d'une donation à la ville de Souillac.

* rue du Sénéchal, 12200, Villefranche de Rouergue, 05 65 81 27 36.

CENSURES

Dans les années 60, la censure était active dans une France divisée par les événements d'Algérie : une guerre dont il était interdit de prononcer le mot. Les journaux qui évoquaient la torture et les éditeurs qui publiaient des témoignages subissaient l'interdiction de diffusion. La désinformation prospérait.

Confronté au témoignage tardif d'une militante du FLN torturée en 1957, un général avoue aujourd'hui. Un autre persiste à nier. Ne serait-ce qu'un mauvais souvenir ?

"Le Monde" des 25/26 juin dernier publiait, en page 6, un nouveau récit de la victime des services spéciaux français en Algérie. La page 7 était consacrée à la commission parlementaire qui venait de visiter les prisons françaises où, selon des témoignages, même si les méthodes ont changé, les habitudes d'une période troublée n'ont pas été oubliées.

NOUVEAUX ESPACES DE LIBERTÉ (I)

Dans l'océan médiatique où nous sommes immergés, il existe des rochers sur lesquels on peut échapper à l'asphyxie consensuelle. De nombreux sites *Internet* échappent encore au contrôle par l'affairisme :

- http ://rezo.net
- http ://www.metafort.org
- http ://www. samizdat.net
- http ://composite. uqam.ca
- http ://www.homme-moderne. org
- http ://empirique. com

NOUVEAUX ESPACES DE LIBERTÉ (II)

Le 30 juin dernier, à l'occasion de la manifestation organisée à Millau autour du Palais sde justice où était jugé José Bové et ses amis, Daniel Mermet avait rassemblé, dans son émission *"Là-bas si j'y suis"* divers opposants à la mondialisation. On a beaucoup commenté, à travers le monde, cette manifestation qui s'inscrit dans une continuité : Seattle, Davos et Genève. Le phénomène est nouveau : il n'est plus spontané donc irréfléchi comme l'ont été trop souvent les mouvements populaires provoqués par une révolte trop longtemps contenue mais non maîtrisée dans l'action.

Ceux qui ont connu Mai 68 et Woodstock ont rajeuni de 32 ans mais la radio de service public ne s'est pas rangée, cette fois, dans le camp des institutions, rigidifiées dans la "pensée unique"

PROGRÈS DE LA DÉSINFORMATION

La liberté de la presse se réduit comme peau de chagrin. Après l'information "pré-mâchée" par les états-majors pour éviter que les journalistes soient trop bavards, sur des opérations peu avouables, voilà que le procédé s'étend aux grands événements civils.

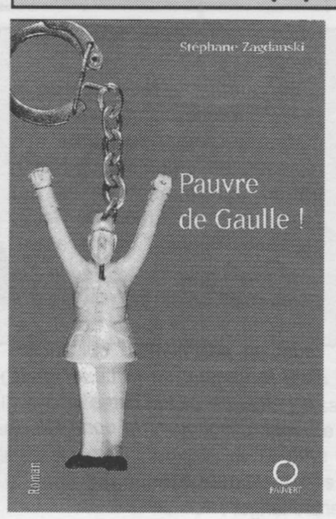
On a, appris au cours de l'été dernier, que la société *"Total"* s'est chargée de fournir l'information à diffuser sur les opérations de pompage du transport pétrolier *Erika*.

On affirmait, jadis, que l'information diffusée par les médias de service public contrôlés par l'État était serve. Il fallait donc la libérer du poids de l'État pour restaurer la liberté d'expression...

UN "MONDE" CONSENSUEL

Le quotidien *"Le Monde"*, fondé à la Libération par un journaliste farouchement indépendant était classé "à gauche". Après 1981, le journal a, parfois, été désigné comme l'"organe officiel du parti socialiste". On parle aujourd'hui du "Groupe Le Monde" tant ses activités se sont diversifiées, de son phare "quotidien" à des accords avec les grands de l'univers médiatiques : le "groupe Bouygues" (TF1)ou *"Le Figaro"* que convoite le groupe Pinault (Printemps, La Redoute, etc.). Où est l'indépendance lorsqu'on est associé à des groupes de pression, défenseurs du modèle libéral ?

En marge, *"Le Monde Diplomatique"* continue d'exprimer un anti-libéralisme rarement exprimé dans la presse française. On ne parle plus de positionnement idéologique. Il s'agit seulement de dénoncer un système qui broie les plus faibles. Le mensuel ne se réclame d'aucun parti, comme José Bové, mais un nouvelle forme d'opposition se dessine. Enfin !



PAUVRE DE GAULLE !

par Stéphane Zagdanski

Stéphane Zagdanski reconnaît n'être "ni journaliste, ni professeur, ni éditeur, ni chroniqueur, ni publicitaire, ni politicien, ni sportif, ni aviateur, ni rien", il est tout simplement un excellent écrivain. Ce jeune juif, jovial et génial n'avait que 5 ans en mai 68, son livre est pourtant imprégné de l'esprit de cette époque. Il a manifestement lu tous les écrits du général à travers lesquels il traque l'esprit, la pensée, les intentions de celui qui se voulait incarner la France. Très habilement, il démonte le personnage, montre sa médiocrité, sa mesquinerie, son orgueil, le traque jusqu'à ce qu'il s'écroule.

Dans la construction de son livre, l'auteur encadre ses réflexions historiques de paragraphes fort agréables sur sa propre vie, à Londres ou à Paris, donnant une respiration nécessaire à sa fascinante lecture.

Son loyal combat "se situe sur un plan strictement littéraire" or, "la haine ne fait pas partie des options de la littérature". Par contre l'humour y est toujours présent...

Le militaire

L'Armée, pour De Gaulle est "le modèle social idéal". Il classe les hommes en considération de leur vertu militaire : d'un côté les soldats, hommes purs et forts (ceux qui le suivent), ou purs et faibles (ceux qui suivent Vichy) ; de l'autre les civils, le peuple des veaux, où les hommes d'influence "ne trouvent grâce à ses yeux que lorsqu'ils se placent servilement sous la sienne". Pour lui, l'autorité, c'est la froideur, la dureté et l'intransigeance.

Il se vante d'avoir inspiré à l'armée allemande sa stratégie de la guerre motorisée alors qu'il est le dernier en date à soutenir une thèse conçue avant lui par Fuller en 1920 (Les tanks dans la Grande Guerre) ou Liddell Hart en 1925 (Pâris ou la guerre future). L'auteur cite l'ouvrage d'un anarchiste anglais "The Malcontent". Les prétentions stratégiques de De Gaulle, y sont analysées à la lumière de Clausewitz allant jusqu'à l'accuser de plagiat :

Autant Clausewitz est lucide, ne se fait jamais aucune sorte d'illusion sur la lâcheté et les compromissions de ses compatriotes, autant De Gaulle est irrémédiablement camé (junkie) depuis son jeune âge à une idéologie patriotique dont la finesse intellectuelle (mental sensitivity) est à peu près équivalente à celle d'un supporter de football.

L'écrivain

Stéphane Zagdanski n'y va pas par quatre chemins :

Le style de De Gaulle est abominable (...) un permanent pathos patriotique (...) chaque ligne de ses "mémoires" pue l'épopée pompeuse, chaque page rend à l'auteur un culte de mégalomanie paranoïaque.(...) (Il)est aussi sec et crispé que s'il avait un pop-corn à la place du cerveau.

Il regrette de ne pas y trouver la moindre autocritique, s'attaque au texte parce que le *mythe De Gaulle est en substance un mensonge "antilittéraire".*

La méthode de De Gaulle reste la même, celle du brouillard idiot, du brouillage radoteur.

Il oppose ces "mémoires" à ceux de Churchill qu'il trouve "indubitablement littéraire".

Les Anglo-Américains

C'est connu, De Gaulle n'a jamais aimé les Anglais :

Les "mémoires", écrit l'auteur, sont essentiellement à la fois une vaste campagne d'autopromotion et une machinerie de propagande lancée contre Churchill et les Américains.

(De Gaulle) a vomi ceux sans lesquels il ne serait rien, fermant de sa rancune la porte de l'Europe aux Anglais, narguant les USA et allant saluer quelques despotes Sud-Américains ou le repus tyran Mao, gaullinisant au Québec pour titiller les Canadiens.

En 1964, il refuse d'associer la France à la commémoration des 20 ans du débarquement pour une question de préséance :

Petite revanche maniaque monoïdéique pour avoir été écarté de l'opération "Overlord". Comme elle n'y était pas non plus 20 ans plus tôt, souligne l'auteur, ça ne changera pas grand-chose."

Concernant la volonté hégémonique des USA :

Autre ritournelle de la paranoïa rutilante "Les conspirateurs américains et britanniques" veulent mettre n'importe qui au pouvoir plutôt que lui-même. Dénonçant "la tendance américaine à l'hégémonie", De Gaulle se jette dans une alliance diplomatique aveugle avec Moscou contre Washington.

D'après De Gaulle, *les Etats-Unis ne libèrent l'Europe que pour la dominer.*

Pétain

Quant à la "Collaboration", De Gaulle désigne la capitulation (et non l'armistice), comme "le crime des crimes" et la "cause des causes".

"La parenthèse Pétain, dira-t-il à Bidault, est nulle et non avenue"

En fait l'auteur recèle dans les *Mémoires* un pétainisme diffus, voici quelques citations :

De Gaulle ne se contente pas de nier avec obstination les tenants idéologiques du pétainisme : il en partage à peu près toutes les valeurs.

C'est logique puisque De Gaulle comme Pétain sont les esclaves intellectuels des mêmes maîtres de rhétorique : Barrès et Maurras.

On peut chercher longtemps de profondes différences idéologiques entre pétainisme et gaullisme : même xénophobie, même antiparlementarisme, même culte du "guide", du "but", même volonté d'unification, même obsession du sacrifice.

Le 18 avril 1959, 3 mois après avoir obtenu les pleins pouvoirs, De Gaulle se trouve symboliquement dans la ville qui accueillit celui qui avait lui aussi reçu les pleins pouvoirs 19 ans plus tôt. Il exulte et termine son discours par un vibrant "Vive Vichy ! Vive la France !"

La Libération

Eisenhower avait consenti à ce que Leclerc "libère" la capitale. Mais De Gaulle est là :

"Je me disposais à y paraître moi-même afin de cristalliser autour de ma personne l'enthousiasme de Paris libéré écrit-il dans ses "Mémoires".

Dans son discours De Gaulle déclame :"Paris libéré par lui-même"

et non par elle-même, souligne l'auteur, *il fallait maintenir la confusion entre Paris et "lui-même".*

Puis il l'accuse de "cécité cynique" :

Le soir de son arrivée à Paris les premiers Français officiellement congratulés sont les policiers qu'il prend la peine d'aller féliciter dans leur préfecture.

Evoquant *"la revanche de la police"* sur *"une longue humiliation"* alors que chacun connaît le rôle répressif de la police sous l'occupation, notamment en ce qui concerne les Juifs (dont De Gaulle passe sous silence l'extermination).

Si De Gaulle n'a rien contre la police, il n'a pas grand chose à reprocher non plus aux collaborateurs, un "petit nombre" qui "choisirent le chemin de la boue" mais "n'y renièrent pas la patrie" et à qui il faudra "entrouvrir la porte sur le pardon"

De Gaulle "dédouane donc à tire-larigot".

Les vraies têtes de Turc, souligne l'auteur, ce sont les Résistants.

Avec eux, sous la façade d'un anticommunisme primaire et intéressé, De Gaulle se montre concrètement dégueulasse. Il ne supporte pas ces combattants civils qui échappent à son emprise.

C'est le mépris du soldat de métier pour une guérilla incontrôlable visant "le chaos révolutionnaire d'où leur dictature sortirait".

En 1944 comme en 1958, De Gaulle a besoin de l'épouvantail communiste au même titre que les communistes ont besoin du gaullisme :

Ce n'est pas le fruit d'une réflexion avancée sur les horreurs du Stalinisme. Il trace dans ses Mémoires un portrait complaisant de Staline qu'il trouve "débonnaire". Quand il retournera en URSS en 1966, il félicitera "La Russie (il ne dit jamais URSS) prospère, puissante et remplie d'ardeur pacifique"

En 1946, c'est son départ du gouvernement :

De Gaulle claque la porte d'un pouvoir qu'il ne supporte de devoir partager. Persuadé que son bluff va le faire rappeler dans les huit jours.

Il devra attendre douze ans !

Le Politique

De Gaulle, écrit l'auteur, *ressembla toute sa vie au Politique qu'il méprisait tant.*

Le bluff, c'est ce qu'il fait de mieux :

Sa tactique récurrente est le chantage au qu'en-dira-t-on diplomatique (...) Sa méthode, très efficace, est la dépression diplomatique, c'est-à-dire la pression psychologique exercée par le plus faible sur le plus fort pour obtenir qu'il cède à ses exigences appuyées par la menace d'un scandale.

A Alger, sa pitoyable manie de mesurer l'audimat des vivats et des flonflons est déconcertante. Le reste du monde fume de la fureur des batailles, mais lui se distingue parmi tous les témoins de cette époque cruelle et cruciale par son irréfragable cécité. De Gaulle ne voit littéralement pas plus loin que le bout de son nez, ce qui est particulièrement comique si l'on songe à ce supposé sens suraigu de l'histoire qu'admirent tant en lui les spécialistes.

Dans ses *Mémoires*, De Gaulle se lance dans une longue réflexion sur la possibilité d'instaurer une dictature en France :

"Tout en écartant l'idée de mon propre despotisme, je ne suis pas moins convaincu que la nation a besoin d'un régime où le pouvoir soit fort et continu. Un tel pouvoir, les partis sont, évidemment, inaptes à le lui donner."

Stéphane conclut :

De Gaulle est un despote dans l'âme, mais si orgueilleux, supportant si peu la moindre contradiction, qu'il veut être démocratiquement élu au despotisme ! Ce despotisme démocratique sera d'ailleurs parachevé avec la Constitution de la V[e] République.

Dans les années 60 De Gaulle a désormais la mainmise sur tout :

L'arme nucléaire dont il détient seul le code secret ; les entreprises publiques dont il nomme les grands patrons à sa guise ; la télévision et la radio qui lui obéissent au doigt et à l'œil - jamais assez à son goût - ; même l'Honneur et le Mérite sont sous sa coupe puisqu'il dispose des médailles dérisoires récompensant qui en est jugé digne.

Grâce à lui, tout va bien :

Le Progrès progresse, De Gaulle en est le très extasié comptable, l'infatigable chantre, le minutieux commentateur. Le refrain est habituel. Avant lui tout allait mal, depuis lui tout va bien mieux :

"Quand je suis arrivé il y avait 77 km d'autoroute (...) 77 km ! Eh bien ! il y en a actuellement 522 km!"

"Des permis de construire (...) sont accordés à l'industrie dont en même temps le nombre des entreprises est, par fusion ou concentration, réduit d'environ 5000 ! Dans le secteur commercial où fonctionnaient en 1958, 8 supermarchés et 1500 magasins en libre service, on en compte respectivement 207 et 4000 en 1962. L'atome déploie l'appareil nouveau et mystérieux de ses 16 centres et installations. Ce sont maintenant des ensembles-modèles qui inventent, mettent au point, fabriquent nos avions, nos hélicoptères, nos fusées de classe internationale".

Comme le fait observer l'auteur de manière pertinente à propos de Le Corbusier : Le monde rêvé par De Gaulle est notre présent cauchemar.

Le Xénophobe

Oui, De Gaulle est raciste, vulgairement, banalement raciste comme un Français sait l'être.

"L'œuvre colonisatrice (de la France) fut belle, fut grande et fut féconde", affirme-t-il en 1960.

C'est l'époque de la guerre en Algérie. L'indécision de De Gaulle la laissera se prolonger pendant quatre ans :

Eperdu d'autocontemplation, il ne voit rien, n'a proprement aucune idée de ce qu'il va faire maintenant qu'il a obtenu ce qui seul lui importait, le pouvoir. Tous les témoignages de l'époque confirment qu'il tenait des propos différents selon ses différents interlocuteurs.

Mai 68

L'histoire de De Gaulle en mai 68, c'est Mai 68, lorsque l'ici et le maintenant entrèrent en ébullition. Que la Révolution ait échoué n'empêche pas ce moment intense de vérité historique d'avoir lieu.

Et de conclure peu après :

Bien sûr la révolution a échoué et la société du spectacle s'est endurcie (...) Sitôt devenus vieux, les jeunes d'autrefois ont été happés par le pouvoir médiatique et politique comme certains crustacés changent de sexe au fil des jours. Aujourd'hui, les jeunes pensent rigoureusement comme des vieux, la jeunesse est morte et la démocratie aussi.

L'auteur s'interroge :

Comment un mythe aussi grossier que celui de De Gaulle a-t-il pu proliférer, s'imposer uniformément à tout un pays ?

Comment une voix vaniteuse a pu envoûter son peuple de mensonges éhontés sur leur présent infâme ?

Certes, bien des voix se sont élevées pour dénoncer la supercherie du gaullisme : Entre autres, Le Canard Enchaîné, le très sérieux Monde de Beuve-Méry, L'Express de Servan-Schreiber ou l'irrespectueux Charlie Hebdo...et des hommes de valeur tels Pierre Nora, Raymond Aron, Pierre Mendès-France, Jean-François Revel et bien d'autres...

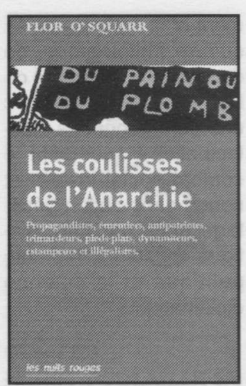
Je crois que le livre de Stéphane Zagdanski arrive au bon moment.

En tout cas, je vous en recommande sincèrement la lecture, vous le dégusterez.

G. Pelletier

Editions Pauvert, 579 pages, 150 francs.



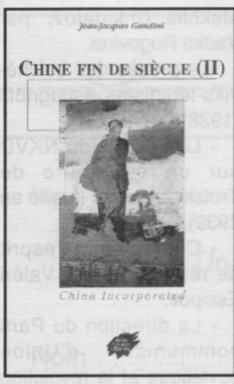


LES COULISSES DE L'ANARCHIE
par Flore O'Squarr

Ce livre de 1892 a été republié par L'insomniaque éditeur en 1990. Il reparaît aujourd'hui, amputé de son index, mais augmenté de notes, d'une chronologie, et d'un avant-propos de Julius Van Daal.

Flor O'Squarr, publiciste mondain n'a pas laissé de traces impérissables dans la littérature. Il meurt en 1921 après avoir écrit des romans et quelques pièces de théâtres aujourd'hui oubliés. La postérité retiendra surtout de cet auteur belge cette plongée dans les mœurs des classes laborieuses françaises. C'est cette estimable curiosité, autant que le projet d'entretenir un large lectorat d'un phénomène en effet scandaleux et captivant, qui donnera naissance à ces Coulisses si instructives et riches en anecdotes.

Les nuits rouges, 21 bis rue du Simplon, Paris 18e, 284 pages, 89 Francs.



CHINE FIN DE SIECLE (II) : CHINA INCORPORATED
par Jean-Jacques Gandini

Après Chine fin de siècle I : Tout changer pour ne rien changer, recueil d'articles couvrant les années 1984-1994, voici Chine fin de siècle II : China incorporated. pour les années 1994-1999, articles parus dans la presse essentiellement d'inspiration libertaire, mais aussi dans "Le Monde Diplomatique", "Perspectives Chinoises" ou dans notre revue.

L'ouvrage s'interroge à la fois sur l'histoire de la Chine contemporaine, sa situation actuelle, ses dissidents et son goulag : le laogai et son avenir.

Désormais le roi est nu. L'idéologie maoïste a accouché du communisme de marché. La corruption jusqu'aux plus hauts niveaux de l'Etat dépasse en ampleur celle du précédent régime nationaliste de Chiang Hai Shek et qui avait entraîné sa perte. La Chine du XXI[e] siècle, c'est China Incorporated.

La couverture du livre représente "Mao effacé", photo prise par l'auteur dans un village situé à l'embouchure du Fleuve Jaune.

Atelier de création libertaire, BP 1186, Lyon cedex 01, 171 pages, 80 Francs.



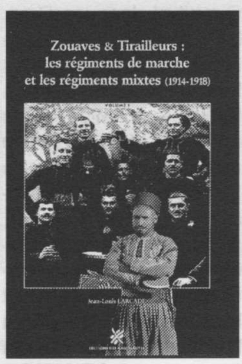
MARCEL GUIHENEUF, LE "P'TIT PAPE" DE LA NAVALE
par Xavier Nerrière et Ronan Viaud

Ce livre est le résultat d'une série d'entretiens entre le CHT (Centre d'Histoire du travail) et Marcel Guihéneuf, l'une des figures les plus marquantes du syndicalisme CFDT de Loire-Atlantique.

Ouvrier chaudronnier, militant et responsable syndical aux chantiers navals Dubigeon de 1950 à 1983, il évoque dans ce livre près d'un demi-siècle de luttes ouvrières, livre ses réflexions sur l'évolution de la construction navale et développe sa conception du syndicalisme, de la question de l'unité d'action à celle des comités d'entreprise.

A soixante-treize ans, Marcel Guihéneuf n'a rien perdu de sa fougue...

Centre d'Histoire du Travail, 2 bis Boulevard Léon Bureau, 44200 Nantes, 136 pages, 83 francs franco.



ZOUAVES & TIRAILLEURS : LES RÉGIMENTS DE MARCHE ET LES RÉGIMENTS MIXTES (1914-1918)
par Jean-Louis Arcade

Nous avons reçu cet ouvrage, le premier d'une trilogie consacrée principalement aux régiments de zouaves et de tirailleurs (algériens, tunisiens et marocains) pendant la période de 1914-1918.

Le premier volume contient une mine impressionnante de renseignements, de photos pour la plupart inédites et de documentation.

Sont traités dans le premier volume : Naissance et création du mythe ; Les troupes de la XIXe région militaire ; les unités sahariennes ; Les casernements AFN ; La pacification du Maroc ; Les Zouaves au camp ; Les camp d'entraînement de la métropole ; Les régiments de Zouaves avant 1914 ; Les RMT ; Les régiments mixtes ; les goums et tabors ; Les régiments de chasseurs indigènes à pied ; Les dépôts pendant la Grande Guerre.

Un volume A4 cartonnage de 300 pages, 500 photos, illustrations, cartes.

Editions des Argonautes, 1 route de la Bassonière, 27410 Les Joncherets de Livet, 395 francs, franco.

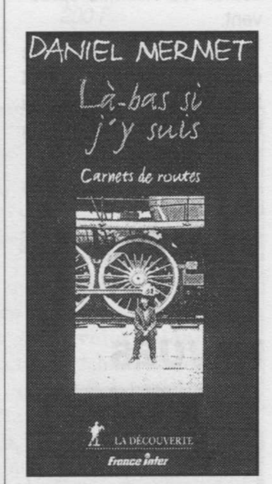


L'OPINION, ÇA SE TRAVAILLE...
par Serge Halimi et Dominique Vidal

Dans la nuit du 23 au 24 mars 1999, l'Otan a déclenché contre la Yougoslavie une offensive aérienne qui dura 78 jours. A cette occasion, une nouvelle forme de propagande fut expérimentée par des professionnels de la communication. Beaucoup plus efficace que la vieille censure militaire, elle permit d'occulter les principales questions gênantes sur les motifs réels de l'opération et sur ses "bavures".

Journalistes au Monde diplomatique, les auteurs décryptent dans ce livre la réalité de la guerre et le traitement médiatique auquel elle donna lieu. En France, les grands journaux jugèrent leur information "exemplaire". Seule l'amnésie permettrait aujourd'hui de prétendre qu'une telle autosatisfaction fût justifiée.

Agone Editeur, BP 2326, 13213 Marseille cedex 02, 117 pages, 40 Francs.



LA-BAS SI J'Y SUIS
par Daniel Mermet

La liberté de s'exprimer n'est pas un apanage des journalistes ou des auteurs. Les limites en sont fixées par les éditeurs, propriétaires de médias ou diffuseurs.

Le dixième anniversaire de l'émission "Là-bas si j'y suis" sur France-Inter prouve que quelque chose a changé dans l'audiovisuel français, fût-il public. Le producteur-animateur de cette série, Daniel Mermet, y applique des principe ambitieux : "se mêler de ce qui ne nous regarde pas alors que personne ne nous demande rien..." ou encore "voir ce que tout le monde voit, penser ce que personne ne pense." L'ironie commande qu'on comprenne le contraire : l'auditeur a tout intérêt à découvrir ce que d'autres ne souhaitent pas porter à sa connaissance. Ce devrait être la mission des informateurs, aussi bien que celles des pédagogues.

Oser ! est une très belle maxime mais il faut le faire et, dans ce cas, durer. Daniel Mermet irrite bien des susceptibilités, cinq jours par semaine, de 17 à 18 heures. Dans les "car-

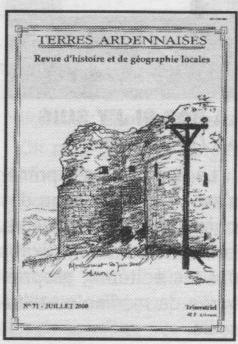
nets de route" on trouvera quelques-uns des sujets que les grands médias évoquent à demi-mot ou ignorent résolument parce que "ça ennuie". Par exemple, la condition des tsiganes, les "conditions idéales d'étude" dont un médecin, aujourd'hui retraité en Bavière, reconnaît avoir disposé au camp d'Auschwitz, les destructions du libéralisme dans le champ social et tant d'autres sujets de notre quotidien et que seules les victimes éprouvent.

Ceux qui ont écouté ces émissions en redécouvriront l'esprit et les mots. Ceux qui les ont ratées ont tout à gagner à cette lecture.

J.J. Ledos

Editions "La Découverte/France-Inter" (Paris, 1999, 130 F)

REVUES



TERRES ARDENNAISES N° 71

Au sommaire de ce numéro :

- Le château fort médiéval : aspects, fonctions et symbolique, par Philippe Moyen.
- Des mots pour dire la quantité, par Jean Clerc
- Le footballeur Julien Da Rui, "El Gato" en cage, par Claude Lambert.
- Spectacles de rue et de foire à Reims aux XVIIe et XVIIIe siècles, par Amélie Lambert.
- La vallée de l'Ennemane : Des roues à eau pour polir les boucles à Raucourt, par Alain Renard.

Souvenirs d'après-guerre à l'école de Château-Porcien, par René Banteau.

Terres Ardennaises, 21 rue Hachette, 08000 Charleville-Mézières. Le numéro 40 francs.



LE RIRE N°33

Le Rire (Réseau d'Information aux RéfractairEs) consacre les 24 pages de son numéro de mai-juin à Satory 2000. Il réclame la fermeture d'Eurosatory, ce supermarché de l'armement qui se tient tous les deux ans dans le deuxième Etat vendeur d'armes dans le monde. Le RIRe se fait de cette lutte l'une de ses priorités.



Même combat dans **Union pacifiste** d'août-septembre qui dénonce *L'appétit des marchands de mort* et *Le Salon du prêt à tuer.*

Le RIRe, BP 2402, 13215 Marseille Cedex 2, Le numéro 15 francs.

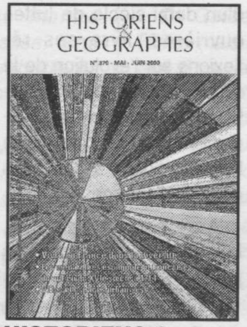
Union pacifiste, BP 196, 75624 Paris Cedex 13, Le numéro 20 francs.



SILENCE N°259-260

Depuis 1982, la revue Silence essaie d'animer le débat sur les valeurs de l'écologie, des alternatives de terrain et de la non-violence. Elle essaie de donner la parole à celles et ceux qui pendent que la société actuelle n'est pas une fatalité. Ce numéro, consacré à la Bretagne, a été réalisé " de l'extérieur " avec l'aide de lecteurs bretons et de permanents associatifs. Il traite évidemment de " la Marée noire ", mais aussi des SEL, des déchets nucléaires etc...

Silence, 9 rue Dumenge, 69004 Lyon, le numéro 38 francs.



HISTORIENS & GÉOGRAPHES N°370

Ce numéro rend hommage aux deux historiens disparus, René Girault et Jacques Droz. La rubrique pédagogie fait, dans la Bourses au Idées, une large place à la culture à l'intérieur du collège (un village médiéval et la guerre, la Seconde Guerre Mondiale de Marc Ferro, pédagogie de la Résistance et de la Déportation). Dans Mémoire et histoire le culte de la Déportation et de la Shoa est pédagogiquement entretenu par des cercles d'études et des voyages sur les lieux des camps. L'Europe est encore intégrée dans ses racines du XXème, dépassement et apprentissage constant de l'idée communautaire. Ce numéro se termine par un rapport sur le concours général et celui de la Résistance et de la Déportation.

Historiens et Géographes, BP 6015, 75060 Paris Cedex 02.

E. Commun



RECHERCHE SOCIALISTE N° 11

Ce numéro est soustendu par deux fils conducteurs :

1°) L'extrême gauche, sa dialectique, ses luttes.

- Le Trotskisme et la Gauche aujourd'hui.
- Socialisme et extrémisme depuis 1905.
- Socialisme et gauchisme (1905-1969).

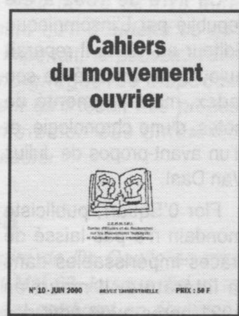
2°) La dimension humaniste et universelle qui s'en dégage, le rayonnement de ce message étant lié aux Droits de l'Homme.

La mission de Recherche socialiste est de démontrer que la connaissance intellectuelle commence par l'histoire sociale, l'intègre et la dépasse pour arriver au schéma directeur. On ne saurait mettre cette politique entre parenthèses, à une époque où les recherches s'allient à l'éthique pour construire et respecter l'Individu. Face à l'histoire, ce numéro propose la solution de la troisième voie, celle du modernisme et de l'humanisme, en constant dialogue avec sa base pour mieux la servir et éviter l'arbitraire. Il est important, afin d'éviter un retour du refoulé, de rappeler ces combats et ces engagements qui ont amené à la légitimité actuelle de la pensée sociale. Sociale, socialiste et antitétiquement universelle puisqu'elle s'étend au monde par la diplomatie.

Pierre Guidoni, trop tôt disparu est le brillant exemple de cette conjugaison inévitable entre le militantisme historique et la dimension de l'intellectuel extra muros. Par la limpidité de son engagement et la richesse de sa culture philologique, ce diplomate et président de l'OURS a démontré avec une pure honnêteté intellectuelle, à quel point le combat social inspire et nourrit sans aucun décalage mais par une pratique constante, la haute politique et la science diplomatique.

E.C.

OURS 86, rue de Lille, 75007 Paris, le numéro 60 francs.



CAHIERS DU MOUVEMENT OUVRIER N°10

Au sommaire de ce numéro :

- Grèves sous le Directoire, par Jean-Marc Schiappa.
- Les Bolcheviks et la révolution chinoise (1926), par Alexandre Pantsov.
- Le Procès de l'Union des organisations d'ingénieurs du Promparti (1930), par Mikhaïl Panteleïev.
- L'Opposition unitaire (1930-1932) par Loïc Le Bars.
- L'entourage de Staline : Beria, Malenkov, Mekhlis, Chkiriatov, par Vadim Rogovine.
- Le procès des bolchéviks-léninistes espagnols (1938)
- Le dossier du NKVD sur un secrétaire de Trotsky : Vermel (fusillé en 1939).
- Chalamov et l'esprit de résistance, par Valéri Essipov.
- La direction du Parti communiste d'Union soviétique et la révolution hongroise (1956).
- Dimitar Gatchev devant ses juges.
- A propos de l'antisémitisme stalinien.

Cermtri, 28 rue des Petites-Ecuries, 75010 Paris, le numéro 50 francs.

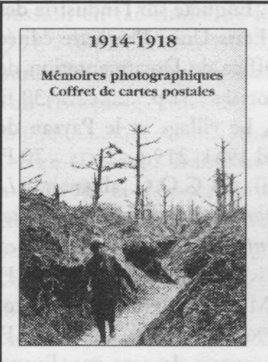


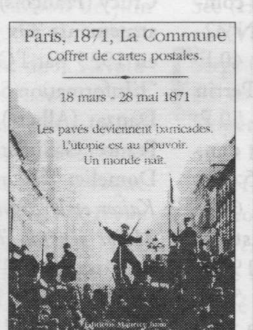
CAHIERS HENRY POULAILLE 8/9 «DECOUVRONS LOUIS NAZZI»

Fort numéro entièrement consacré à Louis Nazzi, de son vrai nom Nazziroli, écrivain d'origine italienne par son père mais né à la Butte, rue Polonceau, en 1884, mort hélas trop tôt de maladie à l'âge de 28 ans. Hormis quelques privilégiés, dont je suis, qui avaient pu prendre connaissance de l'existence et de l'œuvre de Nazzi en 1976 (*Plein Chant* n° 30) grâce à la vigilance et à la fidélité d'Henry Poulaille et d'Edmond Thomas, pour beaucoup de lecteurs il s'agira d'une nouveauté. L'œuvre de Nazzi, forcément brève, mais fervente et emprinte de l'indispensable «sincérité» dont il se réclamait, est faite de contes, de nouvelles, de courts romans, de poèmes. On ne sait pratiquement rien de son enfance et de son adolescence qu'on imagine à travers ses récits mettant souvent en scène ces gamins, ces mioches, ces mômes de Paris, bien connus de Poulbot qui ne rate pas l'occasion d'ailleurs d'illustrer le travail de son ami. Inlassable travailleur Nazzi publie dès 1907 un journal *Montmartre Littéraire, Artistique et Social*, en 1909 une revue Sincérité et collabore jusqu'en novembre 1913 à de nombreuses revues littéraires ou sociales comme *Comoedia, Les Hommes du Jour, La Bataille syndicaliste, Le Gil Bas*. A travers elle se dégage une autre facette de Nazzi, celle d'un remarquable critique, mordant mais non outrancier, dans le domaine artistique, théâtral ou littéraire. Un dossier presque complet nous est présenté, suivi d'appréciations par ses contemporains, accompagné d'une chronologie, d'une bibliographie et d'un index. Ainsi, de Louis Nazzi, le "Poulbot des lettres", ne manque ici que les deux petits chefs-d'œuvre que sont "Gégène et Nini", "Tortillard", qu'heureusement Plein Chant nous annonce l'édition prochaine. Louis Nazzi revit, c'est l'essentiel.

Editions Plein Chant, 16120 Bassac. Un cahier de 336 p., 200 F.

Daniel Lérault





Philippe Faille nous présente sa "modeste production cartophile rebelle" disponible par correspondance :

– Paris 1871, La Commune (12 cartes)

– 1914-18, mémoires photographiques (12 cartes)

Chaque coffret 47 F port compris. Les 2 coffrets 90 F port compris.

Le coffrets de 36 cartes : Mémoires du XX[e] siècle est toujours disponible au prix de 130 F port compris.

Les lecteurs de Gavroche auront en prime une carte originale.

S'adresser à : Editions Maurice Juan, 108 Grande Rue, 25000 Besançon.

A NOTER

• LA CHIRURGIE HOSPITALIERE À PARIS À LA FIN DU XIX[ème] SIECLE

C'est autour d'une acquisition récente, celle d'un ensemble tout à fait exceptionnel, quela prochaine exposition temporaire du Musée de l'Assistance Publique - Hôpitaux de Paris est conçue. Il s'agit de quatre panneaux réalisés vers 1900 par les élèves du Dr Péan, chirurgien de l'hôpital Saint Louis de renommée internationale, qui relatent, selon le principe du montage, quatre expérimentations de chirurgie prothétique extrêmement novatrices pour leur époque.

C'est en effet au cours des dernières décennies du XIX[ème] siècle que lques chirurgiens, en France et à l'étranger, s'enhardissent à implanter des prothèses dans le coprs, ou endoprothèses, explorant les voies d'une chirurgie conservatrice, qui repousse ou écarte l'issue redoutable de l'ablation d'organe.

Autour de ces quatre tableaux et à partir de la figure étonnante et ambiguë du Dr Péan, seront ainsi abordées quelques-unes des questions que soulèvent ces réalisations : qu'avait-il fallu gagner pour se risquer sur ces chemins nouveaux et quelles étaient les conditions du succès de ces opérations ; dans quel climat se développaient ces recherches et quels échanges nourrissaient-elles ; de quelles batailles ou stratégies l'acte opératoire était-il l'enjeu ; enfin, quel témoignage sur le statut du malade à l'hôpital ces interventions et les tableaux qui nous en transmettent la mémoire, apportent-ils ?

Pour illustrer cette histoire et l'environnement dans lequel elle s'est déroulée, de nombreux objets, instruments, documents, gravures et tableaux seront présentés, ceux des collections du Musée de l'AP-HP, ainsi que d'autres collections publiques et privées.

Exposition au Musée de l'AP-HP, 47 quai de la Tournelle Paris.

6 octobre-31 décembre 2000 de 10h à 18h du mardi au dimanche

☎ 01 40 27 50 05



BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche pour l'année 2001

Un an 5 numéros (dont 1 double) : 190 F — Etranger : Europe 200 F/autre 220 F

Tarif spécial étudiant : 145 F sur justification.

Nom .... Prénom ....

Profession ....

Adresse ....

Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex

CCP 5027 58 E ROUEN

L'amateur de livres



Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...

Assurez-vous, de préférence, que les livres sont encore disponibles. Merci !

Agulhon & Bodiguel, Les Associations au Village. Actes Sud (Bibl. des Ruralistes) 1981, 109 p. .... 30 F

Allard (Paul), Les origines du servage en France Lecoffre 1913, 332p............... 80 F

Antébi (Elizabeth), L'homme du Sérail. *La vie mouvementée d'Albert Antébi (1873-1919) héros en terre d'Israël.* Nil Editions 1996, 609 p. .... 45 F

Aubry (Octave), L'Impératrice Eugénie. Fayard 1931, 446 p. .... 40 F

Aynard (Joseph), La Bourgeoisie française. Lib. Ac. Perrin (Bibl. du Musée Social) 1934, 517 p. index .... 80 F

Bainville (Jacques), Histoire de deux peuples continuée jusqu'à Hitler. Flammarion 1940, 137 p. .... 30 F

Bainville (Jacques), La Russie et la Barrière de l'Est. Plon 1937, 294 p.................. 40 F

Bernard (J.-J.), Le camp de la mort lente. *Compiègne 1941-1942.* Albin Michel 1944, 247p (défraîchi)....................................... 40 F

Berneri (Camillo), Guerre de classe en Espagne 1936/37. Spartacus 1977, 95 p. .... 25 F

Boissonnat (Jean), Rendez-vous avec l'histoire. *Mitterrand, Jean-Paul II, Delors, Balladur...* Calmann-Lévy 213 p. .... 40 F

Boniface (Pascal), L'Année stratégique (1996). *Les équilibres militaires.* Arléa 1996, 2 vol (632+240 pp.) .... 100 F

Boukharine & Préobrajensky, ABC du communisme. Petite coll. Maspero 1968 N°32-33, 2 vol. (159+186 pp.) .... 40 F

Broglie (Gabriel de), L'Orléanisme. Perrin 1980, 415 p. index .... 50 F

Broué (Pierre), La question chinoise dans l'Internationale communiste. EDI 1965, 380 p. index .... 60 F

Bruhat & Piolot, Esquisse d'une histoire de la CGT (1895-1965). CGT 1965, 382 p. .... 50 F

Calendrier-Manuel des serviteurs de la vérité- Janvier-Mars. Union pour la Vérité 1907, 241p.. 60 F

D° - Juin. Union pour la Vérité 1914, 220 p.. 60 F

Cassou (Jean), Une vie pour la Liberté. *Souvenirs d'un républicain espagnol devenu directeur du Musée National d'Art moderne de la Ville de Paris.* Laffont 1981, 326 p. ..... 50 F

Chadourne (Marc), L'URSS sans passion. Plon 1932, 223 p. ill. .... 50 F

Challaye (Félicien), Jaurès. Ed. Mellottée 1936, 330 p.. 60 F

Champion (Pierre), Paris au temps des guerres de Religion. Calmann-Lévy 1938, 254 p.. 50 F

Chandler (David P.), Pol Pot Frère Numéro Un. Plon 1993, 343 p. .... 60 F

Chaunu (Pierre), Pour l'Histoire. Perrin 1984, 428 p. index .... 50 F

Chentalinski (Vitali), La Parole ressuscitée. *Dans les archives littéraires du KGB.* Laffont 1993, 462 p index .... 70 F

Chevallier (J.-J.), Les grandes oeuvres politiques de Machiavel à nos jours. A.Colin 1954, 406 p. .... 60 F

Choury (Maurice), 1871 Les damnés de la terre. *Citations.* Tchou (coll. les murs ont la parole) 1969, 186 p. .... 60 F

Citrine (Sir Walter), A la recherche de la vérité en Russie. Berger-Levrault 1937, 391 p. index .... 60 F

- D°-. Ed. Pierre Tisné 1937, 286 p...... 45 F

Clère (Jules), Les Hommes de la Commune. *Biographie complète de tous ses membres.* E. Dentu 1871, 195 p. (lég. défraîchi) 150 F

Crucy (François), Enquête sur l'industrie des armements aux Etats-Unis. Plaquette éditée en 1935 par l'Office de Documentation de "L'Information Sociale", 31 p. .... 30 F

Dauzat (Albert), Le village et le Paysan de France. Gallimard 1941, 219 p............ 70 F

Domelier (Henri), Au G.Q.G. allemand. *Le Kaiser et le Kronprinz intimes- Le grand Etat Major général-l'infâme Gazette des Ardennes.* Renaissance du Livre 1919, 386 p. ..... 50 F

Dvorjetski (Dr M.), La victoire du Ghetto. France-Empire 1962, 319 p. .... 45 F

Favier (Jean), La guerre de cent ans. Fayard 1980, 678 p. index .... 70 F

Fishman (Jack), Et les murailles tombèrent. *Amiens 18 février 1944.* Laffont coll. Ce jour-là. 1983, 356 p. .... 50 F

Formerie (Louis), Les Impôts en France. PUF 1945-46, 2 vol. (516+590 pp.)..... 150 F

Furet (François), Le passé d'une illusion. *Essai sur l'idée communiste au XXe siècle.* Laffont 1995, index.. 70 F

Gagey (Roland), L'Inquisition et ses tortures. Auteur s.d. (1953?), 306 p. .. 50 F

Gagey (R et Ch.), Histoire scandaleuse des Papes. Auteur 1954, 243 p. .... 50 F

Gillouin (René), Le destin de l'Occident. *suivi de Divers essais critiques.* Prométhée 1929, 261 p. .... 60 F

LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 02.32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....

Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	20,00
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal

Gobé (J.), Histoire du Paysan Français à travers les âges. *Livre de prix rédigé par un directeur d'école publique à Fougères.* Gedalge s.d; (1912?) 125 p. Cart. rouge (défraîchi) .... 40 F

Grandmaison (Henri de), Chronique insolente d'une ville de province. Cercle d'or 1976, 145 p. .... 30 F

Groc (Raymond), De la Guerre. *Maximes - Réflexions - notes.* Ed. du Bon Plaisir Toulouse 1934. 197 p. .... 50 F

Hommaire de Hell (Adèle), Equipée dans les steppes de Russie 1840-1844. Arthaud 1993, 227 p. .... 40 F

(Internationale), Manifestes, Thèses et Résolutions des quatre premiers Congrès mondiaux de l'Internationale communiste 1919-1923. *Textes complets.* Maspero 1969, réimpression en fac-similé de l'édition de juin 1934, 216 p. .... 80 F

Jaurès (Jean), Le rayonnement de la Révolution française. Bureau d'éditions 1939, 96 p. .... 30 F

Kerven (Daniel), Treizième anniversaire de la mort de la démocratie tchécoslovaque. Ensemble d'articles publiés dans la *revue socialiste* .... 30 F

Khrouchtchev, Souvenirs. Laffont 1971, 589 p. ill. index .... 50 F

Lasalle (Albert de), La musique pendant le Siège de Paris. Lachaud 1872, Rel. perc. 130 p. rare .... 150 F

Lecomte (Georges). Clemenceau. Bibl. Charpentier 1919. 297 p. ill. .... 40 F

Liddell Hart (B.H.), Les généraux allemands parlent. *Evénements militaires de 1939-1945.* Stock 1949, 323 p. + cartes (défraîchi) 40 F

Lissagaray, Histoire de la Commune de Paris de 1871. Librairie de Travail 1929, 579 p. (défraîchi) .... 60 F

London (Arthur G.), Espagne... Ed. français réunis 1967, 415 p. .... 60 F

Lorulot (André), L'Eglise et la Guerre. Ed. de l'Idée Libre 1932, 172 p. index .... 50 F

Mao Tse-Toung, Textes choisis. Pékin 1968, 200 p. .... 20 F

Mao Tse-Toung, Cinq essais philosophiques. Pékin 1971, 298 p. .... 20 F

Marc (Alexandre), A hauteur d'homme. *La Révolution fédéraliste.* Ed. "Je sers" 1948, 240 p. .... 40 F

Marjuvia, A l'écoute des enfants de la rue en Afrique noire. Fayard 1994, 628 p .... 60 F

Mendras (Henri), Etudes de sociologie rurale (Novis & Virgin). A.Colin 1953, 150 p. .... 40 F

Monnier-Zwingelstein (André), La Prusse éternelle.. Nelle Ed. Française 1945, 162 p. (défraîchi) .... 40 F

Péan (Pierre), Affaires africaines. Fayard 1983, 341 p. .... 40 F

Pierre (Abbé), L'abbé Pierre vous parle... Ed. du Centurion 1955, 197 p. ill. .... 40 F

Pirenne (Jacques) Rapport sur les événements politiques qui ont suivi la libération Mai 1945-Octobre 1949. *Rapport belge présenté au Roi.* Bruxelles 1949, 154 p. .... 70 F

Pirogov (Piotr), J'ai quitté ma patrie. *Par un lieutenant de l'Armée de l'air soviétique.* La jeune Parque 1952, 355 p. .... 50 F

Reclus (Maurice), Monsieur Thiers. Plon 1929, 343 p. .... 40 F

Reynold (Gonzague de), Qu'est-ce que l'Europe. *La formation de l'Europe.* Egloff 1948, 279 p. .... 40 F

Ribadeau (F.-M.), Le pain et la pierre Espagne 1936. *L'enfant et la guerre.* Atelier M. Jullian 1979, 270 p. .... 40 F

Rossi (A.), Le Pacte germano-soviétique. *L'histoire et le mythe.* Cahiers des Amis de la Liberté 1954, 114 p. .... 40 F

Sakharov (Andreï), Mémoires. Seuil 1990, 808 p. index .... 80 F

Schumann (Maurice), Un certain 18 juin. Plon 1990, 307p. .... 30 F

Sée (Henri), La France économique et sociale au XVIIIe siècle. A.Colin 1939, 197 p.. 40 F

Serge (Victor), L'An I de la Révolution russe. Ed. de Delphes 1965, 510 p. .... 60 F

Slogénitsyne (A.), Comment réaménager notre Russie. Fayard 1990, 117 p. .... 30 F

Souffrance (Jacques), Le couvent de Gomorrhe. *Débauches, perversions et souffrances de la vie monastique.* Ed. de l'Idée Libre 1952, 265 p. .... 30 F

Soulé (Robert), Lazareff et ses hommes. Grasset 1992, 416 p. index .... 50 F

Spelgler (Christine), Une femme dans la guerre. *Correspondante de guerre à l'agence Sygma.* Ramsay 1991, 280 p. .... 30 F

Thomas (Guy), Justice... vous osez dire justice ? *Une analyse polémique de la justice.* Edition°1 1990, 235p. glossaire .... 40 F

Tschuppik (Karl), François-Joseph l'effondrement d'un Empire. A.Colin 1933, 453 p. .... 60 F

Valance (Georges), France Allemagne. *Le retour de Bismarck.* Flammarion 1990, 308 p. .... 40 F

Valtin (Jan), Sans Patrie ni Frontière. JC Lattès 1975, 724 p. .... 50 F

Variot (Jean), Théâtre de tradition populaire. *Ensemble de 26 pièces de théâtre.* Laffont 1942, 460 p. .... 80 F

Verdier (Robert), PS-PC une lutte pour l'entente. Seghers 1976, 335 p. .... 40 F

Vial-Mazel (G.), Vers une République Rhénane. *La Rhénanie aux Rhénans.* Chiron s.d. (1920?) 185 p. .... 50 F

Vichniac (Marc), Léon Blum. Flammarion 1937, 177 p. .... 45 F

Vitu (Auguste), Les Réunions électorales à Paris, mai 1869. Dentu 1869, rel d.toile, 158 p. rare .... 150 F

Vulliod (Amédée), Aux sources de la vitalité allemande. Rieder 1931, 295 p. .... 40 F

Walter (Henriette), L'Aventure des langues en Occident. *Leur origine, leur histoire, leur géographie.* Laffont 1994, 498 p. index .... 80 F

Weber (Henri), Mouvement ouvrier, Stalinisme et Bureaucratie. Plaquette de 32 p. .... 20 F

Wiesenthal & Wechsberg, Les assassins sont parmi nous. Cercle du Bibliophile 1970, 283 p. ill. .... 50 F

LIVRES SCOLAIRES

Aimond (Ch.), L'Epoque Contemporaine. *Classe de 3e troisième année des EPS.* De Gigors 1940, 439 p. .... 40 F

Aimond (Ch.), L'Histoire au Baccalauréat. *Résumé aide-mémoire 1781-1930.* De Gigors 1930, 2 plaquettes reliées toile (140+201 pp.) .... 50 F

B*, Abrégé de l'Histoire romaine traduit de l'anglais de Goldsmith.** *Ouvrage adopté dans les écoles publiques de France et d'Angleterre.* Delalain 1824, 328 p. .... 60 F

Bernard & Redon, Petite Histoire de la France et de la Civilisation française. *Cours élémentaire et classe de 8e.* Nathan 1937, 176 p. ill. .... 40 F

Blanchet, Histoire contemporaine de 1815 à nos jours. *Classes de philosophie et de mathématiques.* E.Belin 1916, 496 p. .... 50 F

(Collectif), Géographie L'Union française, France métropolitaine et d'Outre-Mer. *3e classique et moderne.* Hatier 1954, 321 p. .... 40 F

(Collectif), L'apprentissage du langage. *Section enfantine au cours élémentaire. Coopération pédagogique.* Ed. Rossignol, Montmorillon (Vienne) 331 p. .... 40 F

(Collectif), Chronologie de l'Histoire de France. Mame 1885, 108 p. .... 40 F

Drion et Fernet, Traité de physique élémentaire. Masson 1880, rel. d. toile 860 p. avec 709 fig. ds le texte .... 80 F

Duruy (George), Biographies d'hommes célèbres des temps anciens et modernes. *Classe préparatoire.* Hachette 1885, 204 p. ill. .... 50 F

Faucheux (M.), Arithmétique. *Ecoles Normales B.S.* Delagrave 1938, 251 p. .... 40 F

Humbert & Petitmangin, Abrégé d'Histoire Romaine. *Classe de 5e.* De Gigord 1930, 268 p. ill. .... 40 F

Lavisse (E.), Histoire de France. *C.M.* A.Colin 1940, 270 p. .... 30 F

Malet & Isaac, Le Moyen-Age jusquà la guerre de Cent ans. *Classe de 4e.* Hachette 1932, 507 p. .... 40 F

Malet (Albert), XIXe Siècle 1815-1900. *Philosophie-Mathématiques.* Hachette 1914, 456 p. .... 40 F

Martel (Félix), Règles et exercices de Calcul Rapide. A.Colin 1908, 113 p. .... 40 F

Pastouriaux & Le Brun, Les Sciences au Certificat d'Etudes. *Ecoles de Filles.* Delagrave 1934, 256 p. .... 40 F

Piolet & Bernard, Le Dix-Septième et le Dix-Huitième Siècle. *Cl. de Seconde.* E.Vitté 1927, 615 p. .... 40 F

Roux (A.) , Analyses gramaticale et logique. Delalain 1906, 112 p. .... 40 F

Second & Teissier, Précis d'Histoire Ancienne. Hatier 1926, 150 p. .... 35 F

Et voilà... J'ai engueulé le patron !...



Oui, m'sieurs et dames, j'peux pas supporter l'injustice, aussi j'viens d'engueuler le patron !... Et, comment !...

Dessin humoristique paru en 1907 dans la revue L'Illustré National